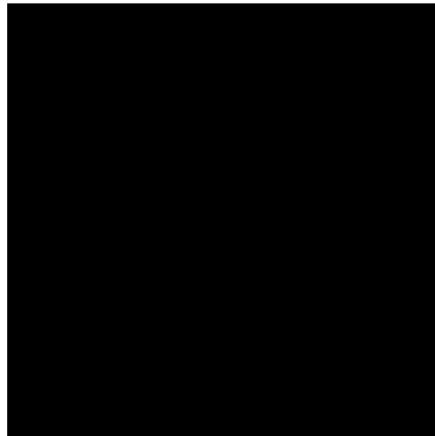


UNIVERSITÉ DE POITIERS

MIGRINTER

ANNÉE UNIVERSITAIRE 2002-2003

« *Dadka Soomaalida, Reer Holland* »
**Naissance d'un pôle dans la
diaspora Somalienne**



Mémoire de DEA
Sous la direction de Monsieur Mohammed Kamel DORAI

Introduction.....	5
Note sur les termes.....	10
<u>1. Introduction à la diaspora Somalienne : Lieux de la diaspora et choix de la branche hollandaise.....</u>	12
1.1 Les Pays-Bas, première terre d'accueil des Somaliens en Europe.	12
1.1.1 Les Pays-Bas pour les Somaliens : entre regroupement et choix des passeurs.....	12
1.1.2 Qui sont les Somaliens aux Pays-Bas ?	15
1.2 Les Somaliens aux Pays-Bas, avant tout des réfugiés.....	18
1.2.1 Une dispersion extrême.....	18
1.2.2 Statut des réfugiés somaliens aux Pays-Bas	20
1.3 Les Pays-Bas : un point dans un système mondial. Historique de l'exil et typologie des lieux de la diaspora.....	21
1.3.1 Pré-existence de foyers modestes	21
1.3.2 Des foyers régionaux spécialisés font apparaître un système structuré à l'échelle mondiale.....	23
<u>2. Multilocalité et mise en place de pôles locaux au sein des pôles nationaux. L'importance de la répartition géographique dans l'évolution vers une centralisation à l'échelle du pays.....</u>	27
2.1 Choix des indicateurs : cohésion et visibilité d'une branche locale d'une diaspora ; le contexte somalien	27
2.2 Amsterdam, une communauté dispersée qui s'organise difficilement.	32
2.2.1 Répartition et visibilité	32
2.2.2 Les Mafraj, squelette de la ville parallèle	36
2.2.3 Associations : Amsterdam structurée autour de la SOMVAO	40
2.2.4 Les lieux publics sont des lieux privés.	41
2.2.5 Les Hawalad ne sont plus des Lieux.....	42
2.3 La Haie, un little Mogadiscio aux Pays-Bas ? La concentration des habitants et des activités facilite l'engagement dans le processus diasporique ?	45

2.4 De plus en plus, des structures centralisées se mettent en place	47
<u>3. Dadka soomaalida: Le rêve d'une diaspora naissante.....</u>	50
3.1 Reconstruction d'une identité en exil : Naissance d'un nationalisme positif	51
3.1.1 Peut-on nommer 'Nomadisme' la forme de mobilité particulière des Somali en diaspora ?.....	53
Approche et perception du nomadisme des Somaliens en Hollande.....	55
Critères Objectifs.....	58
3.1.2 Reconstruction identitaire (clan, islam,...) crise identitaire et naissance d'un nationalisme positif..	70
3.2 Sélection des critères de spécificité pour l'exemple de la diaspora somalienne.....	76
3.2.1 Critère : Temporalité :	77
3.2.2 Comparer pour mieux comprendre. Critère : la cause de l'exil.....	84
3.3 « Articulation des territoires et emboîtement des identités » : Diaspora et reconstruction...	92
3.3.1 Marc Lavergne et l'exemple du Sud Soudan	92
3.3.2 Réseau clanique comme facteur de reconstruction (positive ?) : une hypothèse attachée à une forme géographique particulière ; réconciliation nationale ou fronts pionniers ?.....	93
3.3.4 Les Nouveaux Reer.....	102
<u>CONCLUSION.....</u>	105
<u>Bibliographie.....</u>	107

Index des figures :

Cumul des demandes d'asile des Somaliens en Europe ; 1985-1999.....	13
Une population jeune : l'âge des Somaliens aux Pays-Bas.....	17
Répartition des réfugiés Somaliens dans les grandes villes des Pays-Bas.....	18
Moyenne des résultats (1995-2000) des demandes d'asile traitées aux Pays-Bas	20
Relation entre le taux d'étrangers et le taux de logements sociaux à Amsterdam.....	34
Tableau des associations somaliennes à Amsterdam.....	40
Tableau des associations somaliennes à La Haie.....	47
Présence théorique et recensement des Somaliens aux Pays-Bas.....	64
Migrations comparées.....	65
Des individus nomades ?.....	66
Identités en exil.....	75
Les étapes de la prise de conscience diasporique :compréhension de l'évolution identitaire par les associations.....	83

Index des cartes :

Etats des Somali dans la Corne de l'Afrique	11
Typologie des zones d'accueil : une diaspora somalienne ?.....	25
Cartes comparées : dispersion à Amsterdam, concentration à La Haie.....	44
Exemple d'une recherche cartographique pour les diasporas : dossier.....	99/101

« Qu'advient-il d'une personne et même d'un peuple, lorsque la première hypothèse, celle de la Nation, n'est plus pertinente ? Qu'il est tragique et empreint d'une douleur inexprimable, l'instant où vous sentez que votre pays n'existe plus, ni comme idée, ni comme réalité géographique. » Nuruddin Farah, Hier, Demain, 2001.

La perte de la Nation, puis la perte de l'Etat, c'est à dire la mort violente d'un système, ont mis sur les routes hors du pays 1/6ème au moins des Somaliens. Peut-on se reconstruire dans un tel exil ? Comment une diaspora peut-elle émerger dans une telle misère des liens sociaux de base (l'allégeance commune à un ancêtre commun) soit cette allégeance ancestrale comme lien de base, comme rupture de base aussi. Cette déchirure du pays longtemps célébré comme « le plus homogène d'Afrique », la situation depuis en Somalie tant qu'au niveau des populations exilées (chaos pour les uns, méfiance pour les autres) ont aboutit à un décollement des concepts de nation et d'Etat qui a permis aux Somaliens de désirer une diaspora comme on peut désirer un Etat.

L'expérience décrite pour d'autres groupes réfugiés disséminés dans le monde le montre (Koser, 2002), il est loin d'être certain qu'une large part des réfugiés somaliens retournera au pays une fois celui-ci pacifié. Dès lors, comme le démontre Koser, plusieurs modèles théoriques existent pour analyser un groupe donné dans ses divers pays d'accueil : la théorie de la citoyenneté, ou de l'intégration, ou encore le modèle « post-national », qui veut que les communautés d'immigrants, par ce mouvement initial, se soient affranchies de la tutelle stato-nationale et aient réinventé un fonctionnement sans ce cadre territorial délimité : la communauté transnationale, ou la diaspora, dans sa forme la plus achevée.

Si l'on choisit, pour les Somaliens, une approche plutôt « post-nationale » -même si nuancée, les questions de double citoyenneté, d'allégeance ou d'identité trait d'union, pertinentes -dans ce cas comme dans d'autres-, relevant à mon sens d'un mélange des deux approches-, c'est, d'une part dû au mode de choix de l'objet d'étude lui même¹, d'autre part à la communauté qui montre rapidement des signes d'organisation au moins transnationale. Néanmoins, bien qu'il s'agisse d'un postulat de base, toute l'étude s'attachera à montrer le bien fondé d'une telle approche.

¹ Un premier terrain au Yémen, avec une approche exploratoire plus liée à l'organisation de réfugiés dans un premier pays d'accueil massif, avait donné l'intuition que cette approche était adaptée.

Si la situation en diaspora n'était pas apparue clairement au Yémen, c'est bien qu'il s'agissait d'une sorte de « cul de sac » de celle-ci, où vivaient ceux qui en dépendaient uniquement. Les canaux de ces envois, très structurés, menaient aux camps où, sous forme de boutiques, ils formaient le seul indice d'un ailleurs en réseau.

Dès les premiers pas dans la communauté Somalienne des Pays-Bas, il est apparu que le terme de diaspora (du moins par l'angle de vue que j'avais de la communauté, c'est à dire depuis Amsterdam) était un peu prématuré. En effet, je ne retrouvai pas cette organisation très structurée, connectée à tous les pôles (ou au moins à d'autres) que j'avais pressenti tant dans mes lectures que dans les territoires déshérités de cette « diaspora » .

Ce que Pérouse de Montclos (2003) démontre c'est qu'il y a diaspora car il existe des flux d'argent en direction de la Somalie venant des exilés Somaliens, importants au point d'effectuer des transformations au sein du pays (infrastructures mises en places par des investisseurs privés), et que ces envois de fonds sont canalisés dans des réseaux somaliens. Il montre que grâce à cette diaspora, la Somalie est bien intégrée au niveau régional, et maintient des échanges conséquents avec ses voisins² (Africains ou Moyen-Orientaux). En résumé, plutôt qu'une diaspora, il décrit un développement sous impulsion privée individuelle qui correspondrait au développement induit par les investissements aux pays d'immigrés ou de leur famille sur place, tels que décrits pour les cas du Mexique ou du Portugal sans que pour autant on ne parle systématiquement de diaspora ; c'est à dire un fonctionnement transnational qui correspondrait à la juxtaposition de volontés individuelles. Le concept de diaspora introduit, à mon sens, une dimension supérieure qui est celle de la conscience de groupe (si, par exemple, on tient pour exemple ou modèle la diaspora juive), ainsi, l'existence de lieux de la diaspora et la structuration de ces lieux en un système. Si une volonté collective émerge, avec un projet collectif qui dépasse des transactions « de particulier à particulier » qui sont la norme non seulement chez les Somaliens mais dans la plupart des communautés transnationales, comment se structurent les réseaux ? Comment se forment les pôles, comment se connectent ils les uns aux autres, et enfin, quelles sont les formes géographiques et les formes de développement induites en Somalie ? C'est à ces questions que nous allons tenter d'apporter des premiers éléments de réponses, dans un

² Malgré l'absence d'acteur officiel type Etat.

cadre théorique global, mais sans négliger les données spécifiques à la communauté Somalienne.

Plan:

Afin de camper le contexte d'arrivée et d'accueil de ces réfugiés, une première partie se présente comme rappel de la situation administrative des Somaliens qui, bien que formant dans le monde une communauté en réseau, arrivent dans leurs pays d'accueil comme des réfugiés, et non comme des conquérants à l'assaut d'un monde nouveau « post-national ». Dans la seconde partie, une analyse comparative des situations de deux communautés locales aux Pays-Bas l'une très dispersée, l'autre très concentrée, par le biais d'indicateurs spécifiques à la communauté, va mettre le doigt sur la question de l'échelle locale dans la diaspora et son importance dans un genèse et une perpétuation diasporique. Enfin, au centre des interrogations sur la diaspora notamment en ce qui concerne la genèse diasporique, afin de poser les premières hypothèses sur les formes géographiques que pourra prendre la diaspora, une discussion sera posée sur la reconstruction identitaire des Somaliens qui passe par une inévitable interrogation sur la constituante nomade de l'identité somalie, suivie de l'introduction de critères qui permettent l'utilisation pour la communauté somalienne du qualificatif de diaspora. Le rôle des associations est central dans cette étude, en effet, elles permettent d'aborder la question d'un « projet collectif ». Ceci pour approcher des éléments de réponse à la question : « sur quoi se focalise la diaspora Somalienne ? », et poser les premières pierres à une étude plus poussée des impacts de cette diaspora sur le territoire somalien et des formes géographiques d'une éventuelle reconstruction de la Somalie.

Ce plan permet de plonger peu à peu dans le terrain de recherche, le lieu spécifique d'étude, pour élargir à nouveau le champs de vision, d'un point de vue géographique, à la diaspora somalienne dans son ensemble, et d'un point de vue théorique, aux réflexions sur la diaspora.

Ici ce sont les articulations entre les différentes échelles de la diaspora (toutes étudiées à travers la branche néerlandaise) qui vont articuler les différents points de l'analyse, et on peut considérer que l'organisation du plan constitue aussi un aspect de la recherche sur une méthodologie spécifique à l'étude des diasporas.

CHOIX METHODOLOGIQUES

Une analyse de type génératif, telle que décrite par Barth a été choisie pour cette étude: plutôt que de se servir d'une typologie des formes de groupes, le chercheur préfère explorer les processus impliqués dans la genèse et le maintien des groupes ethniques. Ainsi appliquée aux diasporas cette méthode consiste à s'intéresser à la genèse de cette diaspora, par le biais d'un segment de cette diaspora, la branche néerlandaise, et à la renaissance identitaire à la base de cette appellation, plutôt que d'essayer de classer d'emblée la diaspora somalienne à l'aide de typologies déjà existantes. Pourtant, une étude de l'identité est un outil géographique adapté, en amont de la genèse ou re-genèse, comme en aval de celle ci, pour étudier des formes spatiales d'organisations, et inversement.

Sur le terrain :

Il me semblait inadapté de choisir des indicateurs de diaspora à partir d'exemples lus. Ma démarche a été inverse : à partir d'un vécu, trouver des indicateurs permettant de mesurer la diaspora somalienne (et si diaspora il y avait), puis les confronter à ceux des autres auteurs, appliqués aux autres communautés. Ainsi, mon travail a commencé par des contacts très généraux, et mes informateurs clé ne sont pas uniquement des personnes éduquées, ou des présidents d'associations, mais peuvent être des réfugiés qui s'en sortent seuls, et connaissent donc les ficelles de la débrouille, tout en restant intégrés à la communauté et participant à la solidarité communautaire.

Ainsi, j'ai préféré me faire guider vers ce que je recherchais pas à pas, ce qui est une énorme perte de temps, mais un gain équivalent ou supérieur en qualité de l'information et de l'analyse.

Cette méthode est de toute façon la plus adaptée dans le cas d'une recherche avec des Somaliens, c'est-à-dire une communauté dont l'identité (quelle ait été allégeance première au clan, à l'Etat-Nation, ou la Nation somali) a été salie, une communauté de réfugiés rompus aux entretiens forcés extrêmement directifs, et qui, usés par ce système, n'hésitent pas à mettre en déroute un interlocuteur trop ouvertement curieux.

Ce travail est le résultat d'une recherche d'un peu plus d'un mois sur le terrain à Amsterdam, dont trois jours à La Haie et quelques entretiens hors d'Amsterdam.

Ce terrain peut être décomposé en plusieurs phases :

- Observatoire, accompagnée de prises de contacts-clé : exploration préliminaire de la ville afin de repérer, s'il y avait lieu, les lieux de regroupement et de visibilité des Somaliens puis, grâce à des premiers éléments obtenus dans des restaurants éthiopiens (très nombreux dans l'est d'Amsterdam), la visite d'un premier mafraj³.
- une phase de rencontres et d'entretiens avec des individus non engagés dans le milieu associatif (rencontrés essentiellement dans les mafraj, ou à leur domicile –pour les femmes-), au cours de cette phase a été testé un questionnaire, dont l'application s'est avérée difficile et dangereuse en terme de validité des réponses, et a permis de dégager la conclusion que cette méthode est totalement inadaptée à cette population. Obtenues et vérifiées avec difficulté, mais j'en suis convaincue utiles et lisibles, je livre tout de même certaines réponses à ces dix questionnaires, triées par thèmes au cours de mon mémoire.
- Enfin, une phase de rencontre avec des membres actifs d'associations, qui a été accompagnée d'invitations à deux évènements majeurs lors de ma visite : le fête de l'indépendance du Somaliland organisée par deux associations Somalilandaises, et les « rencontres Somaliennes » organisées par cinq associations. Ces deux évènements ont été l'occasion de nouveaux contacts, et ont permis la vérification dans le cadre d'une « observation participative » d'éléments recueillis de façon empirique, parfois pressentis. Pour La Haie, une journée a été occupée par les rencontres Somaliennes, une autre a été uniquement exploratoire et la troisième a consisté en une prise de contacts, et la visite de lieux communautaires. Malheureusement, la visite de cette ville est restée inachevée, et on le verra dans le chapitre II, la comparaison avec Amsterdam est incomplète, et procède en complément d'entretiens menés à Amsterdam (ceci permet tout de même de souligner des différences majeures qui opposent ces villes).

³ Les mafraj sont les salons où l'on mâche le qat, plante mâchée en communauté dans la corne de l'Afrique et au Yémen.

Note sur l'utilisation des termes :

Somali (invariable) désigne l'ethnie somali que l'on trouve dans toute la Corne de l'Afrique : Djibouti (ancienne Côte française des Somali), Somaliland (ancienne colonie britannique, unifiée à la Somalia italienne après l'indépendance, et à nouveau indépendante de la grande Somalie de facto depuis 1991), Somalie (grande Somalie ou Somalia dans sa taille pré-coloniale), Ethiopie (ancienne région 5), et Kenya (territoires de la frontière Nord-Est). Peut être Somali une personne de nationalité éthiopienne, kenyane, djiboutienne, somalienne, ou même américaine ! La plupart des Somaliens sont Somali, et les dites minorités sont soit assimilées Somali (par adoption d'un clan ou mariage), soit non reconnues comme telles.

Somalien(ne), (nationalité) désigne les habitants de la Somalie (parfois, d'une façon générale, les habitants de la « grande Somalie » d'après les indépendance, parfois uniquement ceux de la Somalia sous sa forme pré-indépendance). Officiellement, toute personne originaire de Somalie (post-indépendance et unification), est Somalienne, étant donné que le Somaliland n'est pas reconnu. Il existe de toute façon une grande confusion dans l'utilisation de ce terme, qui met à jour la confusion réelle des statuts et de l'identité nationale (en Afrique) : en effet, un Somali originaire d'Ogaden est officiellement éthiopien, mais les Somali éthiopiens réfugiés en Somalie étaient reconnus comme Somaliens par l'Etat somalien irrédentiste. Si l'on prend l'exemple du Yémen comme pays d'accueil, devant la masse des arrivants, il a rapidement été décrété que tout Somali serait accepté comme réfugié (alors que la guerre civile n'était effective qu'en Somalie, et qu'ainsi uniquement les Somaliens ne devaient être reconnus comme tels). Sont aussi Somaliens les personnes issues de minorités non somali : Bantou, Bajuni, etc.. qui habitent la Somalie, ou ont la nationalité somalienne. Ces ethnies minoritaires ne sont pas Somali, bien que là encore, les allégeances peuvent diverger et être utilisées différemment par les uns ou les autres selon la situation : demande de protection solidaire par une alliance ancestrale, ou demande d'asile en tant que minorité dans un pays tiers.

Somalilandais (se) (néologisme) : habitant du Somaliland, région Nord Ouest de la Somalie, opprimée sous Siad Barré, ancienne colonie britannique ayant récupéré son indépendance en 1991, aujourd'hui dotée d'un Etat et d'élections libres. Cet Etat n'étant pas reconnu officiellement, ce terme n'a pas d'existence officielle. De plus, je ne l'attribuerais que dans le cas où j'opère une réelle distinction entre les deux communautés, d'une part parce que certaines personnes s'offusquent de se voir appelées « Somaliennes », d'autre part car d'autres s'assimilent eux même à la communauté somalienne sans distinction, et même s'ils reconnaissent l'existence de leur Etat indépendant, ils restent ouverts à une future fusion de deux parties de l'ancien pays, et ne voient aucune différence entre eux et les autres.

Adopter une réelle rigueur dans l'utilisation de ces termes ne serait pas refléter la réalité, tant leur utilisation est floue : on peut être né au Somaliland alors que c'était encore britannique, avoir étudié à Djibouti, effectué la guerre d'Algérie dans l'armée française, parler français et anglais couramment, et pas un mot d'italien, voter aux élections du Somaliland, mais afficher la volonté de retrouver un pays uni, une grande Somalie (sans aller jusqu'à l'irrédentisme), et donc se sentir plus Somali-Somalien que Somalilandais.

En général, une distinction réelle est faite avec ceux de Djibouti ; en revanche, lorsque j'ai demandé à un directeur d'association où se trouvaient ses contacts en Somalie, il m'a répondu sans hésiter : à Hargeisa (Somaliland), Mogadiscio, Baidoa (Somalia), Jijiga (Ethiopie) et Nairobi (Kenya), l'irruption de cette dernière ville étant sans doute la plus surprenante, l'ère traditionnelle des Somali s'arrêtant au Nord du Kenya (mais il est vrai que depuis le début de la guerre civile, Nairobi est devenue réellement une province Somali).

ETATS DES SOMALI DANS LA CORNE DE L'AFRIQUE :

1. Introduction à la diaspora Somalienne : Lieux de la diaspora et choix de la branche hollandaise

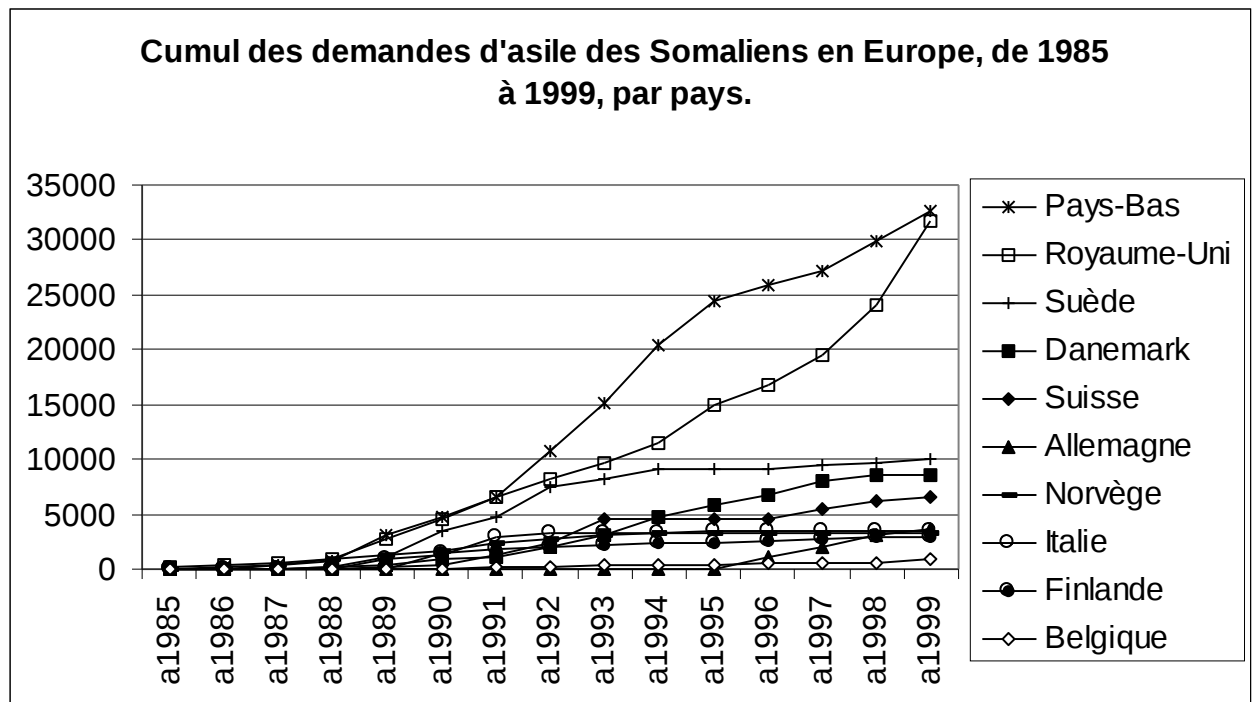
Lorsqu'en décembre 1990 les rebelles menés par différentes factions tribales atteignent Mogadiscio, le régime du dictateur Syad Barré n'en a plus pour longtemps. Syad Barré s'enfuit, et à la fin de janvier 1991 une lutte intestine pour le pouvoir laissé vacant s'engage ; dès lors la population n'a d'autre choix que de fuir des affrontements rapidement devenus sauvages et sans lois: on trouve les chiffres de 700 000 réfugiés ayant fui début 91 vers l'Ethiopie, le Kenya, Djibouti et le Yémen, et 250 000 déplacés vers Mogadiscio et les principales villes de la côte sud.

Depuis, les Somaliens continuent de quitter leur pays, fuyant, certes, des combats sporadiques, mais aussi la dévastation économiques et un avenir sans espoir. En effet, la situation de chaos est telle en Somalie, la population civile tellement armée, et la violence gratuite tellement courante qu'il devient impossible de s'établir, d'ouvrir un commerce, d'avoir une profession rémunératrice sans être braqué et racketté, voir tué sans conditions pour être dépossédé de ses biens, plus précisément dans le sud de la Somalie, et notamment dans la région du Benadir, autour de Mogadiscio, et dans la partie frontalière du Kenya (Kismayo). D'une guerre tribale, la Somalie en est arrivée à un carnage fratricide, sans d'autre loi ni dieu que l'argent facile.

1.1 Les Pays-Bas, première terre d'accueil des Somaliens en Europe.

1.1.1 Les Pays-Bas pour les Somaliens : entre regroupement et choix des passeurs

Il existe deux principaux pays recevant le flux des Somaliens en Europe : les Pays-Bas et le Royaume-Uni (cependant, pour la plupart des autres pays d'Europe les Somaliens se placent dans les dix premiers demandeurs d'asile). Aujourd'hui, la tendance est à l'inversion, mais c'est jusqu'à présent la Hollande qui a reçu le plus de demandes d'asile de Somaliens :



- Discours au Yémen

Au cours d'une précédente recherche de terrain, les Pays-Bas étaient apparus comme un pays très attractif pour les réfugiés : ceux qui ne voulaient pas se rendre vers les pays du Golfe parlaient à peu près tous des Pays-Bas, qui dans les discours, mieux que les Etats-Unis ou le Royaume-Uni représentaient l'Occident. Mais la plupart ne sont finalement jamais partis, et on rencontre peu de Somaliens étant passés par le Yémen en Hollande. Pourquoi la Hollande : les aides accordées aux personnes titulaires du statut de réfugié sont assez importantes pour permettre à ceux-ci d'envoyer à leur famille en Somalie des sommes plus importantes que les autres. (Ces aides leur permettent aussi d'aider les membres de leur familles dans des camps, sachant que l'argent est réservé de façon prioritaire aux membres de la famille restés en Somalie. En effet, Pérouse de Montclos (2003), avance les chiffres de 138\$ d'épargne par mois par foyer, pour entre 30 à 100 \$ par mois envoyés à la famille (dans la Corne de l'Afrique).

- Discours aux Pays-Bas

Cependant, si l'on regarde de plus près les chiffres de Pérouse de Montclos, les envois moyens par an et par personne vers la Corne de l'Afrique, d'une part, les Pays-Bas se classent en dernier avec 416\$ par an, (540 pour la Grande Bretagne, 1200\$ pour le Danemark et jusqu'à 2000\$ par an et par Somaliens pour la Suède). En effet, cette moyenne ne reflète pas le fait que très peu de Somaliens obtiennent en réalité le statut de réfugié, et que les demandeurs d'asile n'envoient que très peu à leur famille. Ces considérations économiques remettent en doute les théories qui veulent que les réfugiés se dirigent vers les pays économiquement les plus rentables.

En réalité, sur place, la plupart des Somaliens disent ne pas avoir choisi les Pays-Bas. On se trouve face à un discours qu'il faut saisir avec précaution : en effet, il s'agit de migrations forcées, donc de départs, même en ré-émigration, non planifié. Il faut bien distinguer ceux qui n'ont absolument pas choisi (qui ont choisi de payer beaucoup pour aller en Occident faire leur demande d'asile, et dont l'arrivée dans ce pays précisément est le fait des passeurs, qui adaptent leurs routes aux fluctuations des lois, de ceux qui ont choisi ce pays car s'y trouvait leur famille, donc venus par regroupement familial. Une étude réalisée à la Haie sur une population de 125 Somaliens montre qu'un très petit nombre a pu bénéficier du regroupement familial : « *pratiquement toutes les personnes interrogées (97%) sont venues en Hollande comme demandeurs d'asile de leur propre initiative* » van den Tillaart, Warmerdam, 2003. Mais cette phrase reste à être interprétée correctement : en effet, la propre initiative était l'Occident, voir l'Europe. La décision finale semble être plus souvent le fait des passeurs que des réfugiés eux-mêmes.

- Réalité des passages ?

Venus du Kenya pour la plupart, les réfugiés somaliens ont ensuite emprunté des routes très différentes selon l'argent mis dans le passage : vol direct ou, dans la majorité des cas, transit par les pays d'Europe de l'Est (Roumanie, Ukraine, voir Russie) et traversée de la « frontière Shengen » à pieds depuis le pays d'arrivée (parfois plus de deux cent kilomètres sont parcourus à pieds, on est proche des réfugiés au Yémen tentant de rejoindre les Emirats-Arabes-Unis ou Oman). Dans ces pays de transit, ils sont en contact avec des réseaux internationaux et non somali de passage. Ou plutôt : des

passeurs tahrib somali se greffent sur les réseaux de passeurs en Europe (de l'est notamment), le règlement s'effectue donc au réseau somali une fois le passage effectué (une partie avant le passage, souvent moins de la moitié de la somme due). La personne est tenue de payer dans un certain délai, faute de quoi sa famille restée au pays risque de subir des pressions de la part de cette mafia de tahrib. (impossible, dans le flou qui règne autour de ces questions, de savoir si ces passeurs sont liés aux chefs de guerre, ce qui est sûr, c'est que des personnes de clans somali différents participent aux mêmes voyages et profitent des mêmes réseaux). Le choix précis du pays est sans doute fait par les passeurs qui sont au fait des voies et des facilités d'entrées sur tel ou tel territoire, qui ont des lieux de transit et des parcours bien rodés.

1.1.2 Qui sont les Somaliens aux Pays-Bas ?

Il ne pré-existe pas de souche somalienne d'avant-guerre aux Pays-Bas. Les arrivées massives ont donc débuté à partir de 1988 pour les personnes originaires du Nord, et à partir de 1991 pour le reste des Somaliens. Si après la vague Issaaq issue du Somaliland, il y a eu une première grosse vague composée essentiellement de Darod Majertein (accusés d'avoir pris part au pouvoir, et victimes alors d'une coalition anti-Darod), les flux se sont ensuite diversifiés jusqu'à noyer ces premiers flux (dont il subsiste une trace dans les villes du Sud, pour les Majertein). Il existe cependant selon Emanuel Gebreyesus une majorité de Hawyie (dont différents clans sont victimes de luttes internes, et présents dans les zones de combat les plus sensibles), et de Darod Majertein (ce dernier élément confirmé par Pérouse de Montclos, 2003), mais aussi beaucoup de Darod Marehan (clan de l'ancien dictateur).⁴ (Ces données claniques, dont la description reste grossière, sont nécessaire à la compréhension du mode d'organisation qui sera décrite dans le déroulement de l'étude.)

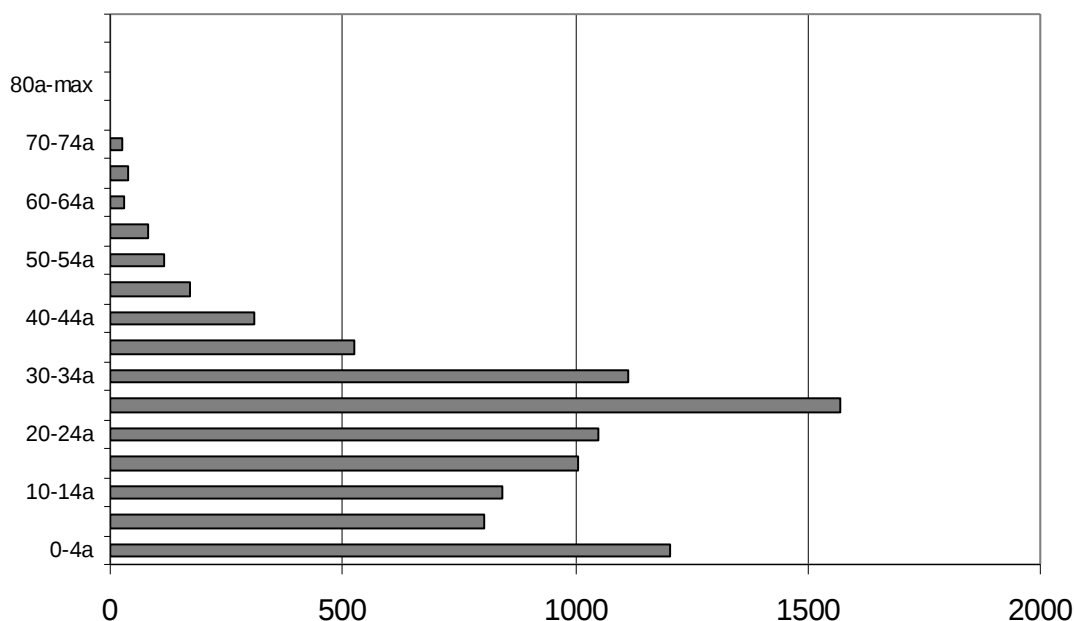
Il semble qu'il existe des petites vagues au cours desquelles l'accueil se spécialise, les autorités des pays occidentaux cherchant à distinguer, devant cette masse de demandes

⁴ Ces données sont récoltées lors d'entretiens et avec l'aide de Emmanuel Gebreyesus. Elle n'ont absolument pas pu être vérifiées (de façon empirique uniquement, confortées par la diversité des origines claniques des personnes rencontrées- avec une sur-représentation de Darods, mais qui correspond à une sur-représentation en Somalie). Il existerait une étude effectuée sur un échantillon de plus d'un millier de Somaliens, réalisée par Van Den Tillard, mais celle-ci n'a pas pu être consultée.

d'asile dont on ne peut remettre en cause le bien fondé, ceux qui seraient plus victimes que les autres. On peut approcher ceci dans l'introduction d'une brochure réalisée à l'occasion d'un voyage commun d'officiels Néerlandais-Danois à Nairobi, au cours duquel ils ont tenté de répertorier les minorités non Somali de Somalie. Ils justifient leur expédition par la nécessité devant le nombre croissant des demandes de procéder à une classification. Mais ces tentatives complexifient toujours la situation, poussant les prétendants à une protection au mensonge, et les autorités au doute. Les groupes (minorités ou clan) classés comme victimes changent donc régulièrement, du fait de l'afflux soudain de la catégorie choisie dès que les réfugiés ont compris qui serait privilégié.

La mixité clanique est aussi le fait de l'origine urbaine de la plupart des réfugiés, qui viennent essentiellement de Mogadiscio qui, outre son rôle de capitale qui en fait la première destination de l'exode rural et de la sédentarisation des nomades, est réceptrice, depuis l'indépendance, de tous les flux de réfugiés (venant de l'Ogaden éthiopien) ou de déplacés victimes de sécheresses ou de conflits. Lorsqu'il ne sont pas originaires de Mogadiscio, la plupart des réfugiés viennent des autres grandes villes du pays : Galk'ayo, Kismayo, ou Hargeisa dans le Nord.

Une population jeune: l'âge des Somaliens aux Pays-Bas, 1999.



Note: il n'y a aucune note sur le mode de collecte des données
 Le total sur lequel se base cette pyramide (8895), ne correspond à aucun chiffre observé ailleurs pour cette date. On ne sait donc pas qui est pris en compte (réfugiés de status A, demandeurs d'asile à cette date?)
 sources: Eurostat

Une étude réalisée à partir d'un échantillon de 125 Somaliens dont la moyenne d'âge est de 36,4 ans et qui sont arrivés en moyenne à 28 ans aux Pays-Bas. La plupart des personnes interrogées sont venues de leur propre initiative aux Pays-Bas, les 3% restant ayant bénéficié du regroupement familial.

50% sont mariés, 18% ne le sont pas, 13% sont divorcés et 2% veufs (ves). 24% des conjoints ne vivent pas aux Pays-Bas. Sur les 125 personnes interrogées, 106 ont des enfants : sur un total de 439 enfants, seuls 361 vivent aux Pays-Bas. (Van den Tillaart, Warmerdam, 2003).

On peut aussi noter que beaucoup ont une bonne partie de leur famille proche dispersée en Europe (souvent Norvège, Italie ou Allemagne) et dans le monde (Péninsule arabe, Canada et Etats-Unis) ; si la plupart des Somaliens ont laissé de la famille au pays, aucun de ceux qui ont été rencontré n'a mentionné de parents, proche ou éloigné, dans un camps de réfugiés du Kenya, d'Ethiopie ou du Yémen. Ils ont des parents dans ces pays, mais généralement installés dans les grandes villes.

1.2 Les Somaliens aux Pays-Bas, avant tout des réfugiés.

La tentative de s'intéresser à la genèse diasporique pour la communauté somalienne des Pays-Bas ne doit pas faire oublier la cause de la dispersion : les Somaliens sont des réfugiés. Leur répartition aux Pays-Bas, qui prend la forme d'une dispersion extrême non choisie, tant que le statut de la plupart le rappellent.

1.2.1 Une dispersion extrême

	a1999	a2000	hab gagnés
Tilburg	1730	2130	+400
Rotterdam	1765	2034	+269
Den Haag	1630	1705	+75
Amsterdam	1165	1175	+10
Eindhoven	910	970	+60
Delft	560	685	+125
Nijmegen	520	575	+55
Utrecht	480	525	+45
Arnhem	480	530	+50
Amersfoort	465	550	+85
Schiedam	435	480	+45
Dordrecht	<400	475	
Autres	<400	<400	
Total villes	10140	11834	

Les données qui existent pour les douze grandes villes accueillant les réfugiés et demandeurs d'asile Somaliens concernent 1/3 seulement de cette population, ce qui signifie que les 2/3 des Somaliens sont répartis dans des petites villes ou des villages où ils se fondent à hauteur de moins de 1% de la population. Il est ainsi difficile d'établir une exacte répartition cartographiée des Somaliens par régions, étant donné qu'il manque 2/3 de la population considérée aux données récoltées. Néanmoins, il s'agit là des communautés urbaines les plus importantes des Pays-Bas, c'est donc au sein de ces villes, qui accueillent au minimum 400 réfugiés (un embryon de communauté) que vont s'organiser les réfugiés somaliens en groupes cohérents.

Pour établir une comparaison, au Yémen où, malgré l'existence de camps, l'installation est volontaire et incontrôlée, il existe une réelle concentration des Somaliens dans les grandes villes du pays. Bien entendu, le schéma décrit pour les Pays-Bas est officiel, et beaucoup de réfugiés assignés à un trop petit bourg, dans l'attente de l'obtention d'un

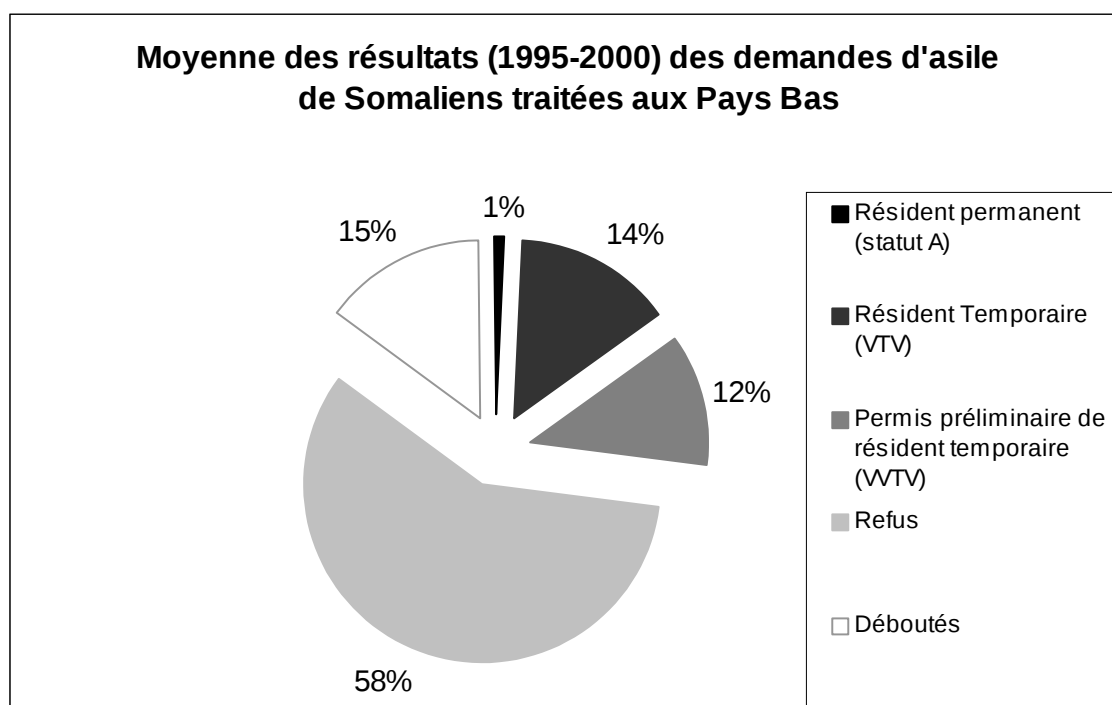
statut, donc du droit au travail, réussissent à sous-louer une chambre dans une ville plus conséquente, et partagent leur temps entre la place officielle et la place officieuse.

Il existe plusieurs formes d'accueil pour les demandeurs d'asile en attente d'un statut, et au moins trois phases de logement (qui correspondent à trois déménagement, la plupart du temps d'une ville ou d'une région à une autre.).

- Sur le lieu de la première décision concernant la demande d'asile, les centres de réception - Opvang- en Onderzoekcenter (OC)-, sont les premiers centres d'attente, appelés centre de transit par les réfugiés. Leur forme et leur taille diffère, les réfugiés sont logés dans de grands dortoirs.
- Les centres pour demandeurs d'asile –Asielzoekercentrum, AZC- et les centres de réceptions additionnels – Aanvullende Opvanglocatie, AVO-, plus petits (environ une centaine de personnes par AVO), reçoivent ensuite les demandeurs d'asile dans l'attente d'une décision. Selon les centres, ils peuvent assister à des cours de néerlandais et de civilisation néerlandaise, et sont autorisés au travail bénévole (!) ainsi qu'à douze semaines de travail rémunéré par an. Ces lieux sont prévus pour des séjours courts, mais la plupart des demandeurs d'asile y séjournent plusieurs années.
- Enfin, souvent après quelques temps dans un centre, dans la procédure finale, certains demandeurs d'asile obtiennent une chambre dans une habitation autonome –Kleinshalige Centrale Opvang, KCO ou Zelfzorgarrangement ZZA-, où ils vivent avec quelques autres réfugiés d'origines diverses dans l'attente d'une réponse. Il peut s'agir d'une transition avant d'habiter avec des parents ou des amis.
- Une fois le statut de réfugié ou un permis de résidence obtenu, le réfugié peut postuler à un logement social de la municipalité, chaque municipalité ayant un quota de logements réservés aux réfugiés.

Ainsi, outre le fait que les réfugiés sont disséminés sur le territoire, la plupart changent de région dès qu'ils changent de statut. Ainsi, selon le parcours du réfugié, on sait qu'il a connu une, deux ou trois villes d'accueil. Il faut cependant prendre en compte le fait que la sous-location, souvent dans le but de se rapprocher des centres urbains afin de trouver un sous-emploi, est un élément qui peut faire varier les statistiques officielles.

1.2.2 Statuts des réfugiés somaliens aux Pays-Bas



Jusqu'en Avril 2001 existaient trois types de statuts donnant droit à la résidence :

- Le permis A, qui offrait un statut de résident permanent aux réfugiés admis selon la convention de Genève, ce statut n'avait pas de restriction de temps.
- Le permis C ou VTV, statut de résident temporaire qui correspondait à l'asile humanitaire offert sous conditions par les Pays-Bas.
- Le statut préliminaire de résidence temporaire (VTV), où les réfugiés avaient, comme les demandeurs d'asile, uniquement le droit de travailler 12 semaines par an.

Depuis l'application de l'Alien Act en Avril 2001, il n'existe plus que deux formes de statut :

- Le permis de résidence temporaire, qui remplace, en l'améliorant, le VTV. Les personnes acceptées sous ce statut ont désormais le droit de travailler si l'employeur remplit une demande de permis de travail.
- Et le permis de résidence permanente qui remplace les deux permis A et C, et permet à ses bénéficiaires de travailler librement. Ce statut peut être retiré dans les trois premières années de son attribution.

Cependant les transformations de permis ne concernent pas la majeure partie des demandeurs d'asile somaliens, dont plus de la moitié se voient refuser l'asile, après plusieurs années d'attente –parfois huit ans- (et, selon les avocats chargés de leur cause, dans la majeure partie des cas, ceux-ci ne désirent pas faire appel). Si quelques-uns souffrent de l'alcoolisme, que beaucoup d'hommes passent leurs journées à dépenser une maigre pension dans les cafés, force est de constater que, dans la plupart des cas et malgré ce manque d'une reconnaissance de la raison de leur fuite, aucun délabrement mental ou sanitaire n'est visible sur la plupart des demandeurs d'asile Somaliens. Il faut aussi noter que ces chiffres sont certes un constat attristant, mais qu'ils ne tiennent pas compte d'un degré de « débrouille » assez élevé.

Les éléments qui ont été exposés dans ces deux paragraphes sont ceux qui marquent en partie la spécificité de contexte que va acquérir la communauté Somalienne en Hollande, et qui vont être des éléments explicatifs dans la genèse particulière de cette branche de la diaspora. Il est par ailleurs nécessaire de replacer les Somaliens dans un contexte plus général : celui d'une communauté mondiale, souvent nommée diaspora par l'existence de réseaux financiers et d'un marché international du qat.

1.3 Les Pays-Bas : un point dans un système mondial. Historique de l'exil et typologie des lieux de la diaspora

1.3.1 Pré-existence de foyers modestes

Si il ne pré-existe pas de communauté d'avant-guerre consistante aux Pays-Bas, des foyers ont été établis dans le monde depuis le début du XX^{ème} siècle pour les plus anciennes.

Avant l'indépendance :

En Angleterre, des petits groupes d'anciens charbonniers sur les navires se sont établis depuis le début du XXI^{ème} siècle à Londres, Cardiff et Liverpool, qui d'après N. Farah (2001) ne méritent pas d'être qualifiés de « communautés » somaliennes tant leur taille était petite.

Sur la péninsule arabe, une large communauté venue du Somaliland britannique s'était, elle, installée sur la côte méridionale du Yémen autour d'Aden, amenée par l'importante demande de main d'œuvre sur les docks du port d'Aden, région alors occupée par les anglais. Tant qu'Aden constituait un des ports majeurs de la Mer Rouge, les dockers ont continué d'arriver, et beaucoup sont restés vivre là bien après le déclin du port, qui servent aujourd'hui de point d'appuis aux réfugiés. On note aussi des communautés en Italie.

Après l'indépendance, ont continué à quitter le pays des exilés de la dictature et des migrants économiques vers la Péninsule Arabe et l'Angleterre. En Italie, un programme de bourses d'études mis en place dans les années soixante et soixante dix a attiré beaucoup d'étudiants, alors qu'à la même époque arrivaient des femmes qui venaient travailler comme domestiques.

Dès le début des années quatre-vingt, alors que le régime, politiquement affaiblit par sa défaite en Ogaden, a choisi comme nouvel ennemi la région du Nord Ouest, autrement dit, le Somaliland, une nouvelle vague de départs commence, à destination de l'Angleterre notamment Cardiff, même s'il n'y existait plus de Somali, des Etats-Unis et de l'Europe dans une moindre mesure.

1991 est l'année à partir de laquelle on peut dater la dispersion des Somaliens : on note 107757 Somaliens ayant demandé l'asile en Europe, à peu près autant dispersés dans la péninsule arabe, environ 50000 présents en Amérique du nord et pas loin d'un demi million en Afrique de l'Est (dont les 80% dans les trois pays frontaliers). Au total, c'est près d'un million de Somaliens qui ont quitté le pays pour des destinations parfois étonnantes (Alaska ou Papouasie). Mais lorsque l'on essaye de faire parler cette carte du monde, des ensembles se distinguent qui tout à la fois témoignent d'un fonctionnement général du monde et d'une communauté de réfugiés pas si désorganisée.

1.3.2 *Des foyers régionaux spécialisés font apparaître un système structuré à l'échelle mondiale.*

Plusieurs ensembles spécialisés apparaissent dès lors que l'on tente de donner un sens aux communautés de Somaliens dans le monde. Ces ensembles ne se détachent pas d'une lecture plus large des structures du monde actuel, les Somaliens jouant sur des spécialisations déjà existantes et des offres typées selon les pays d'accueil :

- **Éléments essentiels du système**

- Première couronne⁵ : les proches voisins. Parmi eux, deux pays, qui avaient été précédemment visés par l'irrédentisme Somali (Kenya et Ethiopie), un pays en partie Somali : Djibouti, et un pays, voisin mais non contigu, avec lequel les échanges de population sont anciens : le Yémen. Si ces pays sont pour beaucoup des « culs de sac » dans lesquels une population extrêmement nombreuse croupit dans des camps ou dans des bidonvilles depuis plus de 10 ans, le Kenya constitue la principale passerelle vers les pays occidentaux, et le Yémen la plate forme de transit vers les pays du Golfe.
- Péninsule arabe : foyer ancien de la diaspora, création des hawalad, dont les banques occupent des villes comme Dubaï ou Djeddah, où l'argent de la diaspora est relayé.
- Pays occidentaux : Les Somaliens d'Occident ont essentiellement un rôle de bailleurs de fonds, parallèlement s'y développe une élite intellectuelle.

- **Zones secondaires :**

- Seconde couronne : il s'agit de pays africains « tiers » dans lequel, sans qu'il y ait des camps de réfugiés énormes, de petites communautés de Somaliens se sont installées, qui arrivent à vivre, surtout dans en zone urbaine.
- Des pays de transit : l'Europe de l'Est (Roumanie, Ukraine essentiellement) et l'Afrique du Nord (Lybie, Egypte). Ces pays sont les lieux du transit humain. D'autres structures transnationales et réticulaires, elles aussi rétives à l'Etat, mais de type

⁵ Voir aussi Pérouse de Montclos 2003, qui établis une distinction entre trois grandes zones par l'étude des réseaux des Hawalad.

Carte typologie des zones

maffieux y sont rencontrées : les Somaliens se mêlent à des réseaux de passeurs internationaux d'une part, à des organisations extrémistes d'autre part. Ces plaques de transit sont des points de contact entre ces différentes parties du monde déterritorialisé post-national.

- Des pays tiers ayant mis en place des programmes d'accueil des étudiants réfugiés : l'Inde et le Pakistan. D'une part, ce sont des pays appartenant à une aire régionale « Océan Indien », d'autre part, il peut s'agir de mesures d'intégration des pays dirigeant le mouvement des non alignés, aujourd'hui nouvelles puissances à l'échelle mondiale.
- Le reste du globe est parsemé de communauté extrêmement restreintes, et l'on trouve des Somaliens en Papouasie⁶ comme on en trouve conducteurs de camions en Alaska⁷. Sur le site Internet Somalinet, il existe des forums de discussions par pays d'accueil : on y trouve des pays comme la Bulgarie ou le Japon.

Ainsi, il ne s'agit pas d'un simple recensement des Somaliens établis dans le monde : les échanges sont attestés, l'Occident et la péninsule arabe qualifiés de « *relais actifs* » par Pérouse de Montclos (2003, p178) et l'Afrique de l'Est et surtout la Somalie de *relais passifs*, car les Somaliens y attendent leur argent.

Conclusion : les Somaliens de l'étranger ont existé en tant que communauté transnationale avant d'exister en tant que communauté de réfugiés (Pérouse de Montclos, 2003, Piguët in Bocco et Djalili, 1996), à l'inverse de beaucoup de communautés de réfugiés transformés malgré-eux en communautés transnationales, généralement en fin de conflit ou à l'aube d'un règlement de conflit (Koser). Les structures pré-existent à l'exil massif. Les déplacements des Somaliens et leur utilisation de l'espace mondial, comme le montre la carte, reflète le fonctionnement du monde, dont une population déterritorialisée n'est pas pour autant affranchie, avec des espaces clairement défini, et dont le rôle est clairement défini par la diaspora et d'autres espaces beaucoup plus flous, de transit et de trafics. Cependant, la diaspora, si elle présente tous ces aspects fonctionnels, et est opératoire au niveau du commerce du qat

⁶ Somalinet

⁷ Cindy Horst, WPTC 02-14

et du transfert d'argent, reste, par plusieurs aspect « dormante », dans la mesure où les transferts sont essentiellement une assistance, et le qat le commerce d'une minorité. Ainsi, on va tenter de voir, pour le pôle hollandais, où il ne pré-existait aucune communauté, quels ont été les facteurs d'éveil de cette diaspora, et dans le même temps de genèse d'un de ses pôles occidentaux.

2. Multilocalité et mise en place de pôles locaux au sein des pôles nationaux. L'importance de la répartition géographique dans l'évolution vers une centralisation à l'échelle du pays.

La plupart des définitions, même lorsque l'étude part d'un terrain très localisé (quartier ou ville), mentionnent le fait transnational, la multipolarité, l'interpolarité des échanges comme constituants majeurs de la diaspora. Cependant, il est bon de se pencher sur l'étude (de terrain, mais aussi en valeur théorique) de la formation de ces petits pôles qui, insignifiants un à un, forment ensemble une échelle multilocale indispensable à l'existence de ces diasporas. L'enjeu de cette partie est de poser les bases d'une compréhension de la formation de ces pôles, et de montrer qu'il n'y a pas d'uniformité à cette échelle, mais bien une multitude de situations qui va influencer sur le rôle futur de chacun de ces pôles dans la constitution de la diaspora.

L'intérêt est de saisir dans leur globalité les sous-systèmes locaux des diasporas.

La politique menée par le pays d'accueil, si elle bouscule un peu l'organisation, n'est finalement pas le seul acteur de l'installation des réfugiés. En effet, si la dispersion extrême est directement liée à la politique en matière d'intégration des demandeurs d'asile et de répartition du poids de l'accueil entre les municipalités, on peut observer au sein de ces municipalités des formes d'appropriation de l'espace très différentes. On prend pour exemple Amsterdam et La Haie, deux villes au sein desquelles le poids des Somaliens est à peu près équivalent (plus dense à la Haie néanmoins) et où pourtant les Somaliens se sont organisés de manière opposée. Afin de permettre la comparaison, des indicateurs pertinents sont choisis.

2.1 Choix des indicateurs : cohésion et visibilité d'une branche locale d'une diaspora ; le contexte somalien.

La définition de Sheffer (1996), si pourtant elle se situe dans le cadre plus large, plus entier, de l'espace de la diaspora, met à jour des indicateurs qui se composent au sein de ces petits pôles :

« les membres de ces entités résident de façon permanente dans leur pays d'accueil où ils constituent une minorité. Ils portent une identité ethnique explicite. Ils créent et maintiennent des organisations communes relativement bien développées. Ils font preuve de solidarité envers les autres membres de la communauté, et conservent ainsi la cohérence sociale et culturelle de celle-ci. Ils entreprennent des activités culturelles, sociales, politiques et économiques grâce à leurs organisations communes. Ils maintiennent des échanges économiques, sociaux, politiques, culturels avec leur pays d'origine, que ce qu'ils appellent « pays d'origine » soit un Etat ou une communauté dans un territoire. Pour ceci et pour d'autres raisons, (par exemple créer et maintenir des connexions avec leur communauté dans d'autres pays d'accueil, ils créent des réseaux trans-étatiques qui rendent possible des échanges significatifs. Et ils ont la compétence, en cas de conflit, de coopérer avec l'un ou l'autre des pays, compétence qui est à son tour connectée aux motifs très complexes d'une autorité et d'une loyauté divisées et duales au sein de la diaspora » Sheffer 1996

La diaspora somalienne n'a pas encore atteint ce degré de complexité. En effet, avant de développer une compétence transnationale, c'est à l'échelon local voir infra local que se construit et se renforce la communauté. On va tenter de montrer dans cette partie que l'on peut parler pour la diaspora d'une échelle multilocale, par la multitude des types d'organisation que l'on rencontre à l'échelle locale qui, mis ensemble en système, vont articuler une seule échelle, multilocale.

C'est parce qu'il existe des personnes en nombre suffisant, suffisamment concentrées en un lieu qu'elles peuvent s'organiser. C'est pourquoi avant de saisir le processus de connexion des pôles en cours, il faut s'attacher à observer les formes d'organisation spatiales à cette échelle, et il apparaît rapidement que dans le cas des Somaliens aux Pays-Bas, le processus est fortement ralenti par la dispersion forcée des Somaliens y compris au sein des villes. S'agissant d'une communauté relativement restreinte⁸ (25000 officiellement pour les Pays-Bas, 1000 officiellement à Amsterdam (on peut monter à 3000 avec les sous locations officieuses), cette dispersion a pour effet de rendre plus ou moins invisible la population. A La Haie, où la population est plus

⁸ La plus importante en stock en Europe, mais en proportion de la population du pays d'accueil, et en comparaison d'une part avec d'autres communautés immigrées aux Pays-Bas, d'autre part avec d'autres communautés somaliennes ailleurs, il ne s'agit pas d'une communauté ayant un gros poids démographique.

regroupée, il existe une réelle visibilité des Somaliens. Cette différence suscite une interrogation en ce qui concerne le degré d'organisation et la rapidité à franchir des étapes.

« Même dans le cas où la communauté diasporée se fond dans la société d'accueil, elle dispose toujours d'un ou plusieurs territoires : églises, marchés, cimetières, associations, cafés, etc.. Plus ces territoires sont minuscules, plus ils sont exclusifs, chargés de symbolisme, rythmant la vie de la communauté. » (Prévélakis, 1996) :

Prévélakis décrit plutôt ici les diasporas historiques, ayant une histoire ancienne dans le pays d'accueil, « assimilées » physiquement. Mais cette affirmation vaut autant pour des communautés plus récentes, et fondues car peu concentrées ou peu nombreuses :

C'est par ces lieux exclusifs qu'il est le plus facile de faire son entrée dans la communauté, de saisir sa visibilité et les pôles principaux dans la ville, la « ville parallèle » des Somaliens qui se superpose au plan commun. Pour les Somaliens, le territoire de la ville s'articule essentiellement autour de ces quelques pôles : le mafraj, les associations, et, lorsqu'ils existent, les restaurants ou boutiques tenues par des Somaliens. Ce sont ces lieux qui rendent lisibles les clivages sociaux (entre générations, entre sexes), et montrent les liens réels aussi bien que symboliques qui unissent les Somaliens d'ici à leur pays et aux autres branches de la diaspora.

Les indicateurs recherchés doivent être l'inscription locale de phénomènes plus larges, à l'échelle de la diaspora, tracer dans le même temps le territoire d'une population donnée à un moment précis dans un lieu, et sa projection dans l'espace (la diaspora) et le temps (rapport nostalgique au pays d'origine) :

- Mafraj

Tout observateur averti recherchera un mafraj, avant toute autre forme de regroupement. Le commerce du qat est l'une des bases commerciales de la diaspora somalienne, et est encore considéré comme sa raison d'être (Piguet in Bocco & Djalili 1994).

Etant perçu comme socialisant, le qat réuni les hommes dans des salons de qat, les mafraj, ces lieux sont donc à privilégier, bien entendu dans l'étude des réseaux du qat, mais aussi dans une étude localisée des branches de la diaspora.

- Associations

Il existe plus de 200 associations somaliennes à travers le pays recensées à la chambre de commerce. Ce chiffre suscite de nombreuses questions pratiques en ce qui concerne leur collecte, qui inclut le recensement des associations mortes ou des fusions. Il n'en reste pas moins que celui-ci est très important pour une communauté de cette taille (moins de 30 000 personnes)⁹.

Même si il est évident que ce chiffre est gonflé, il reste très parlant, les associations sont donc un indicateur qu'il ne faut en rien négliger : elles mesurent le degré de cohésion ou d'éclatement (sociale, spatiale, culturelle...) du groupe et intervient ainsi dans la définition même de la communauté en question, elles permettent aussi de percevoir l'existence d'une diaspora (par leurs objets et leurs liens avec d'autres branches de la diaspora). On peut aussi considérer les associations comme des institutions dont se dotent volontairement la communauté, soit l'indicateur du degré de conscience que la communauté a d'elle-même.

- Commerces

Les commerces sont un double indicateur :

- ils révèlent par leur présence et leur degré de spécialité l'existence d'un marché, donc d'une communauté cohérente, en nombre suffisant, et ayant gardé un besoin de produits culturels¹⁰ uniques, ou typiques.
- Afin de se procurer les produits, un réseau de nationaux dans d'autres pays est nécessaire, soit pour la production, soit pour l'exportation et le transfert du produit. Les commerces sont donc une mesure de l'interpolarité des échanges commerciaux, ou du caractère bilatéral de ces échanges.

⁹ Entretien avec Anja Van Helsum, IMES, travaillant sur les associations d'étrangers aux Pays-Bas, se référant aux associations des communautés marocaines, surinamaises...

¹⁰ Soit des produits alimentaires, cosmétiques, textiles...

Ici, un commerce peut être aussi un indicateur d'interaction culturelle : qui sont les autres personnes/communautés qui fréquentent ce commerce (africains, musulmans, hollandais...) ? Existe-t'il au sein du pays un « groupe d'accueil » privilégié pour les Somaliens, un groupe de niveau supra-national ou supra-ethnique ? (cette dernière question dépasse le cadre de la diaspora, mais reste connectée, dans la mesure où elle va être un révélateur des nouvelles identifications qui compteront dans la conscience que la communauté a d'elle-même).

- Restaurant

Musique et nourriture véhiculent le rapport immatériel au pays d'origine qui permet une transmission culturelle. Y'a-t'il des lieux aux Pays-Bas où les réfugiés peuvent se sentir « à la maison » ? Des lieux qui transportent à Mogadiscio ?

- Lieu public

Par delà les réseaux locaux privés et les lieux symboliques qui se sont constitués, les Somaliens se sont-ils approprié la ville, son espace, y'a-t'il un territoire somalien dans la ville ? Ont-ils des marques de groupe dans l'espace de la ville visible par tous, y'a-t'il une ville parallèle, symbolique aux yeux de tous Somaliens ? Points, trajets, quelle visibilité dans l'espace public ?

Ces indicateurs sont également tous des indicateurs géographiques qui vont nous permettre d'établir une carte parallèle de la ville des Somaliens. Ils permettent surtout une comparaison entre deux structures locales choisies pour leurs modes différents d'utilisation de la ville par les Somaliens. Cette comparaison va permettre une mise en place des éléments d'introduction à la compréhension de l'échelle multilocale dans la diaspora, et on commencera à saisir l'importance locale dans ce « pays utopique » qu'est la diaspora.

2.2 Amsterdam, une communauté dispersée qui s'organise difficilement.

Depuis quelques années, on croise beaucoup de Colombiens chantant devant les terrasses de café, ou dans la rue à Amsterdam, en petits groupes portant instruments et costume traditionnels. Ceux-ci sont officiellement 1269 dans la ville, la plupart réfugiés ou demandeurs d'asile (il étaient 900 en 1998). Légèrement plus nombreux, d'installation plus ancienne (1433 en 1998 ; 1695 aujourd'hui), les Ethiopiens sont visibles à Amsterdam par le nombre de restaurants qu'ils ont ouvert dans la ville, et qui sert autant à la communauté qu'à une clientèle hollandaise branchée et curieuse. Le gros milliers de Somaliens ne permet pas, lui, au badaud de réaliser qu'une communauté similaire existe. 1080 en 1998 ; 1177 en 2000, une cinquantaine de plus en 2002 ; ceux-ci sont presque complètement invisible dans la ville aujourd'hui. Il n'est pas d'endroit où l'on est sûr de rencontrer en nombre des Somaliens en toute heure, pas d'endroit tel connu de tous. Ni café somalien, ni rue somalienne, pas de « little Mogadiscio » à Amsterdam. Alors ? Quel est l'aspect de cette communauté. Est elle si déchirée qu'elle n'a plus de réelle cohérence ?

Invisible, elle l'est devenue, car au début de l'exil, beaucoup de réfugiés se regroupaient aux principaux nœuds de la ville : Central Station essentiellement (mais aussi Amstelstation). Depuis, des lieux communautaires ont été créés qui endiguent la population, mais ne débordent pas sur les quartiers où ils sont implantés : en raison de la répartition des Somaliens dans la ville et des contraintes de logement, ainsi que par leur population restreinte.

2.2.1 Répartition et visibilité

« Dans l'Etat providence, l'attribution d'un logement est pratiquement indépendante de la réussite professionnelle ou sociale. » van Amersfoort (1990).

Si l'on couple cette phrase avec l'exclamation d'une chercheuse de l'IMES lorsque je lui faisais part de ma promenade dans le « quartier turque » : « Ah sûrement pas, il

n'existe pas de quartier ethnique à Amsterdam!¹¹ » (on sentait une pointe de susceptibilité à ce sujet, comme si « quartier ethnique » était immédiatement synonyme de ségrégation négative.), on devrait considérer que dans la ville moderne hollandaise, la répartition des habitants n'est fonction ni de la réussite sociale, ni de l'origine ethnique. Il serait donc vain d'essayer d'établir une relation entre la situation socio-ethnique des individus et leur répartition dans la ville, soit pour ainsi dire, de tenter une géographie urbaine d'Amsterdam. Pourtant, contrairement aux remarques qui précèdent, ce sont des informations géographique, des données sur les quartiers et leurs différences qui vont permettre de retrouver la répartition des Somaliens dans la ville et l'expliquer.

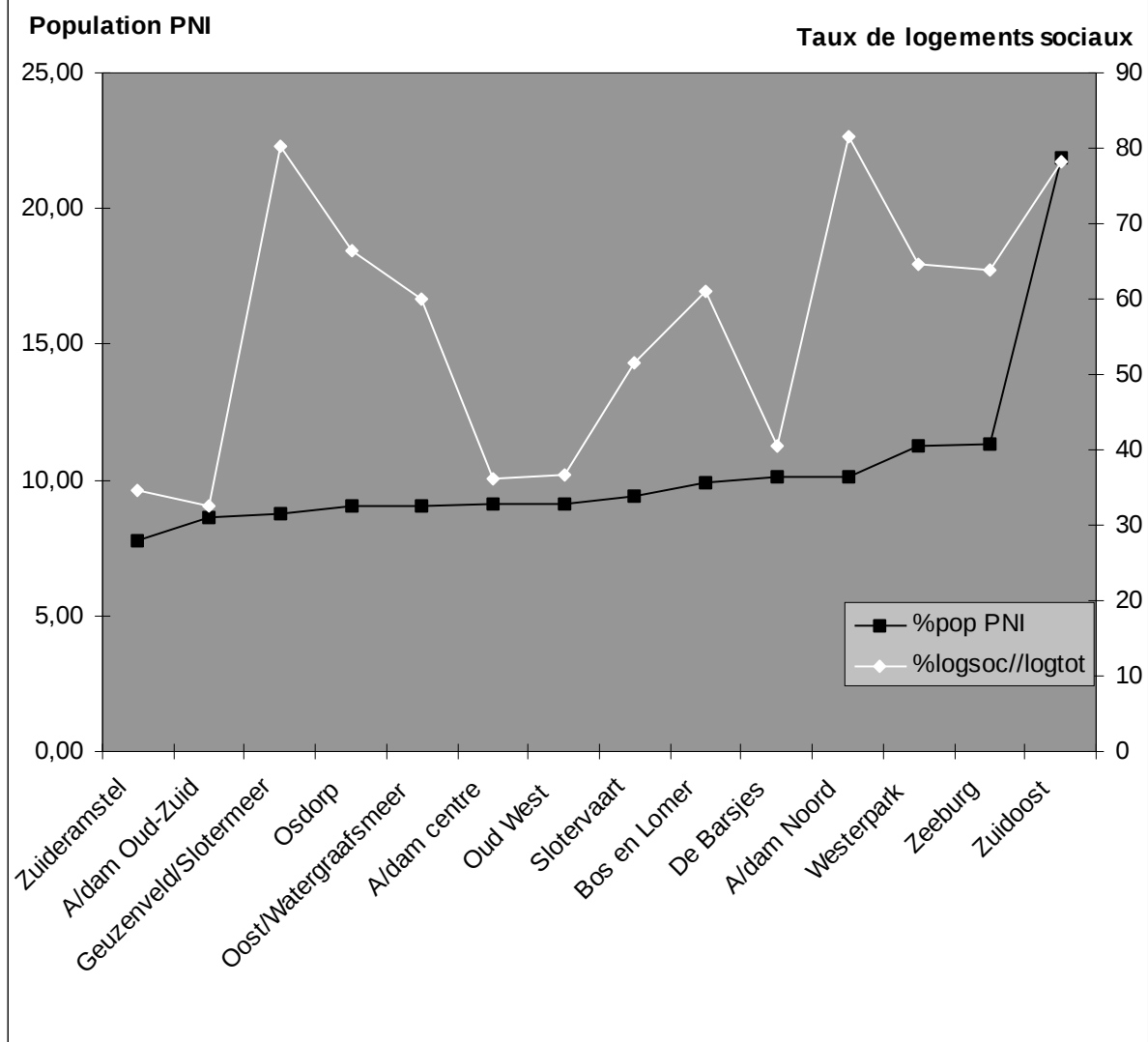
En effet, l'analyse fine des données à l'échelle des quartiers d'Amsterdam permet une observation majeure : il existe des différences significatives entre les quartiers tout d'abord en terme de structure du bâti, ce qui influence profondément la répartition des habitants par structure familiale, en terme de situation sociale et d'origine ethnique¹² enfin (ces deux autres facteurs de différenciations spatiales sont bien entendu liés au premier, si l'on admet que tel groupe possède une structure familiale de telle forme qui le distingue des autres groupes qui le dirige vers des logements dans tels quartier conçu de telle façon.).

Pour les Somaliens, cette différence est flagrante et s'explique très facilement : la majorité des Somaliens rencontrés ayant un logement social officiel habitait soit le quartier d'Oosterpark pour les célibataires sans enfants, soit Bijlmer pour les familles. Ces répartitions ne sont ni le fruit d'une volonté municipale ou communautaire de regroupement, ni celui d'un hasard total. Mais il se trouve que la structure des habitation influence le type d'habitants. La communauté somalienne étant composée soit d'hommes seuls, soit de mères avec leurs enfants ou de familles complètes (taux de fécondité en Somalie >6 enfants par femmes en 1996), il est évident que l'on va les retrouver dans deux types de quartiers : logements anciens type ouvrier pour les hommes célibataires, logements récents aux marges de la ville pour les familles (histoire de Bijlmer).

¹¹ Le dit « quartier turque » était un quartier où toutes les enseignes des commerces étaient bilingues voir uniquement turques, pas uniquement des épiceries mais tous les commerces de proximité pouvant exister, et où l'on croisait dans la rue plus de turques (et de drapeaux turques...) qu'ailleurs...

¹² Au sens hollandais

Relation entre le taux d'étrangers originaires des pays non industrialisés et le taux de logements sociaux



Si l'on classe les quartiers administratifs d'Amsterdam dans l'ordre croissant de leur taux de population originaire de pays non industrialisés, (c'est le renseignement le plus précis que l'on peut obtenir à cette échelle concernant les personnes n'appartenant pas à une minorité ethnique¹³) on peut noter que, malgré ses fluctuations évidentes et

13 Une personne sera rangée dans un groupe ethnique sur la base de son pays de naissance ou celui de son père ou de sa mère. Si l'un de ces trois pays de naissance n'est pas les Pays-Bas, alors la personne sera rangée dans un des 7 groupes ethniques étrangers. Il existe huit groupes ethniques : Surinamais, Antillais, Turque, Marocain, Européen du Sud, Pays non industrialisé, Pays industrialisé, Néerlandais. Ces catégories sont utilisées pour caractériser les quartiers, on connaît donc, pour chaque minorité, son importance par quartier. A Amsterdam, les 10 premiers pays d'origine sont : Surinam 71979; Maroc :

59178; Turquie : 36035, Indiens néerlandais : 21151 ; Allemagne :16931 ;Antilles Néerlandaises et Aruba 12299 ; Ghana 9581 ;

importantes, la courbe indiquant le taux de logements sociaux connaît une évolution qui suit très grossièrement la première : si les pics de logements sociaux sont en général déconnectés du taux de population originaire des PNI, il apparaît que leurs minima suivent la courbe croissante de ces derniers. Dans le cas des Somaliens, on les trouve principalement dans trois quartiers : Zuidoost particulièrement, puis Oost Watergraafsmeer et enfin Geuzenveld/Slotermeer.

Geuzenveld/Slotermeer possède essentiellement des grands logements. (3/4 pièces) et en moyenne 2,24 habitants par logements (la moyenne pour Amsterdam étant 1,97 habitant par logement).

Oost/Watergraafsmeer des logements plutôt petits (3 et 1 pièces), ainsi 1,96 habitants par logement en moyenne.

Zuidoost, le second quartier le plus peuplé et l'un des plus jeunes d'Amsterdam (la troisième classe d'âge est-celle des 5-19 ans), et possède en premier lieu des grands logements (>4 pièces) puis des appartements plus petits (1/2 pièces). Y habitent en moyenne 2,24 habitants par logement.

Dans ces trois quartiers, l'un, le plus peuplé de Somaliens (information empirique) possède un maximum de logements sociaux par habitant. C'est dans ce quartier que l'on va retrouver les familles Somaliennes. Composé de grandes barres de logements, il s'agit d'un quartier périphérique qui a été construit dans les années soixante dix afin de drainer le centre et d'y accueillir des familles de classes moyenne et moyenne supérieure. Finalement, ce quartier a été investi par les immigrants surninamais qui y trouvèrent des logements adaptés à la structure de leurs familles. Bijlmer appartient à une époque où la pression démographique a incité les autorités à construire en priorité des logements sociaux.

Oost-Watergraafsmeer correspond à un quartier plus ancien, construit entre 1870 et 1920 autour de la vieille ville et du centre. Ces constructions, de type logement ouvrier sont assez homogène mais de mauvaise qualité, donc meilleur marché. Les logements sociaux y sont nombreux (60% des logements)

Royaume Uni : 8206 ; Indonésie : 6384 ; Yougoslavie : 5336. La ville accueille 6734 Réfugiés, soit 0,9% de la population, mais ce chiffre ne prend pas en compte les demandeurs d'asile et les réfugiés qui ont été par la suite naturalisés (alors que dans un classement par nationalité, c'est le lieu de naissance ou celui des parents qui importe).

Etant donné l'impossibilité de trouver des données fines sur la répartition des Somaliens à Amsterdam, cette répartition est effectuée par l'observation empirique confrontée aux descriptions statistiques par quartier (avec des critères tels que la part de population issue de pays en développement, la part des logements sociaux, la taille moyenne des logements.). De toute façon, il aurait été très difficile même avec des données statistiques de dresser une carte exacte de la localisation des Somaliens à Amsterdam étant donné la très grande part des sous locations et le trafic de logement qui s'effectue au sein du groupe et en dehors. Comme le rappelle Emmanuel Gebreyesus au cours d'un entretien, les Somaliens sont l'un des rares groupes à ne pas utiliser systématiquement le réseau communautaire pour travailler ou se loger.

Il est important de noter qu'il n'existe pas à Amsterdam de regroupement sur base clanique, comme on l'observe à Sanaa (cinq quartiers explicitement liés à un clan) ou en Angleterre, notamment à Londres (Griffith), où Pérouse de Montclos (2003, p147) note même une répartition inévitable par clan des foyers d'accueil. A Amsterdam, la population semble trop restreinte pour se fracturer en petits groupes et influencer les services sociaux.

Quelques dizaines de réfugiés Somaliens habitent aussi aux marges de la ville dans les AZC qui s'y trouvent.

2.2.2 Les Mafraj, squelette de la ville parallèle.

Il existe une petite dizaine de Mafraj à Amsterdam, regroupés pour la plupart dans la zone sud-est d'Amsterdam ; on en trouve aussi un dans le centre (mafraj éthiopien) et un vers Sloterveer –Nord Ouest- (soit à proximité d'un centre d'accueil pour réfugiés). La plupart se tient dans des appartements transformés en lieu de consommation publique du qat.

Des entretiens réalisés dans deux mafraj (Ganzenhoef et Mafraj éthiopien du centre ville) mettent en lumière le cas échéant, l'existence d'une rente de localisation, ou, encore des spécificités de fréquentation, ainsi, la concurrence qui peut exister entre ces

lieux, exclusivement masculins -les femmes y passent seulement acheter leur qat qu'elles consomment à la maison.

Il apparaît que le choix du mafraj par le client n'est pas lié à la proximité du logement ou de manière plus générale à sa situation dans la ville (les trois quart sont très proches les uns des autres) mais plus à des critères de qualité et de fréquentation. L'exception est le mafraj éthiopien qui vend le qat jusqu'à trois euro de plus qu'ailleurs car il est le seul à être situé dans un quartier central, à proximité du marché Albert Cuyp, et se tient, non pas dans un appartement mais dans une échoppe en rez-de-chaussée qui ressemble à un café, c'est à dire, relativement ouvert sur l'extérieur.

Critères de fréquentation :

- Qualité du qat, rapport qualité prix : mis à part le mafraj éthiopien en centre ville, qui est fréquenté pour sa centralité et les rencontres que l'on y fait, les prix sont relativement similaires entre les différents mafraj : autour de cinq euro la botte. C'est la qualité du qat qui varie, et celle-ci dépend de la façon dont se débrouille l'acheteur à l'aéroport. D'une manière générale, on trouve de bonnes et de mauvaises bottes partout selon les jours et le prix est négociable selon la qualité du qat.

- clientèle habituée : certains mafraj sont plus traditionnels, d'autres ont des clients plus jeunes et plus modernes. En réalité, et ceci vaut pour tous les mafraj, on ne trouve pas la même fréquentation en semaine et le week-end. Les samedi et dimanche, la population rajeunit soudainement (d'une moyenne de 35 -45 ans, on descend à 20-30 ans, il s'agit des jeunes qui travaillent. Ceux que l'ont trouve au mafraj en semaine sont souvent des personnes plus âgées qui n'ont pas réussi à reprendre le contrôle de leur vie après l'exil. Et ceux ci fréquentent en général toujours le même mafraj pour y retrouver les même personnes. Malheureusement, ce sont des personnes beaucoup plus réticentes à la discussion avec des étrangers.

- Le clan n'entre pas réellement en compte dans le fréquentation des mafraj (observation empirique pour contrôler les résultats des entretiens). Seul un mafraj est encore aujourd'hui ouvertement Majertein à Amsterdam, tenu par un ancien militaire originaire du Puntland, et militant de la cause de cette partie sécessionniste du pays.

- En réalité, la plupart des Somaliens ne sont pas habitués d'un mafraj, mais les fréquentent tous, car, outre le fait qu'on y mâche du qat, c'est un lieu de rencontre et d'échange d'informations, administratives, personnelles (entraide...), et surtout d'informations concernant les logements et les sous-emplois et les possibilités de

ré-émigration. Il n'est pas rare de voir quelqu'un prendre une journée pour faire la tournée des mafraj afin d'obtenir un renseignement ou de rencontrer la bonne personne.

Le mafraj est associé par beaucoup d'observateurs à un lieu traditionnel où se transmettent les conflits et les différents, et où se recrée la structure sociale somali. Plutôt qu'un lieu de perpétuation des conflits, il faut voir dans les mafraj, dans ce contexte particulier à Amsterdam d'éclatement de la population, un lieu de retrouvaille et de débrouille, associé à l'élément clé d'une diaspora un peu commerciale : le qat. Même la division hommes/femmes qu'il y recrée est transformée par le contexte de l'exil¹⁴.

Description de deux mafraj :

- Mafraj éthiopien ; visité en semaine. Situé en plein cœur de la ville, à proximité du marché décrit comme « ethnique » par Van Amersfoort de la rue Albert Cuyp, une petite échoppe non indiquée en rez-de-chaussée, dont l'intérieur est dissimulé au passant par un rideau, le propriétaire y est éthiopien –non somali- comme son nom l'indique. On y voit parfois passer des Hollandais qui viennent y acheter du qat. Un poste passe de la musique traditionnelle somalienne, ou de variété somalienne, et des plats éthiopiens sont préparés dans une petite cuisine. Si le propriétaire est éthiopien, la grande majorité des consommateurs est Somali (de Somalie, de Djibouti, d'Ethiopie...). Sur une dizaine de personnes, 3 semblent avoir plus de 45 ans (plus âgés d'apparence), 5 entre 35 et 45 ans, et 3 apparaissent plus jeunes (entre 25 et 35 ans). En réalité, ceux que je considère comme jeunes sont considérés comme « normaux », ils appartiennent à la tranche d'âge la plus représentée dans le pays. On y est plutôt regroupé par génération, mais les discussions sont générales. Le botte de qat coûte 7 euro, soit deux ou trois Euro de plus qu'ailleurs, mais on se trouve en centre ville, proche des rives de l'Amstel, à proximité d'Oosterpaark, où certains habitués ont coutume de se retrouver avant ou après le mafraj pour boire une bière. C'est le mafraj le plus accessible pour les Somaliens habitant dans la zone Est de la ville.

¹⁴ Les hommes sont considérés comme des fainéants par les femmes qui les entretiennent souvent, ceux-ci passent leur journées au Mafraj seul lieu où, entre hommes, ils peuvent retrouver un semblant de pouvoir.

- Mafraj de Ganzenhoef : Situé à un étage élevé d'une immense barre. Visité le Week-End. Sont présents des « jeunes » et des « vieux ». A peine une dizaine d'années sépare les deux « générations » et pourtant ils sont très différents. Les premiers sont là toute la semaine et refusent d'être interrogés, les seconds, qui travaillent ou étudient en semaine, ne s'y rendent que le week-end, et n'ont pas un mafraj de prédilection. C'est un jeune qui sous traite la vente du qat, sous-employé par le propriétaire. Ici aussi, une petite cuisine, mais apparemment peu utilisée. Il y a beaucoup de passages de personnes venues acheter pour consommer ailleurs, notamment des femmes. Beaucoup de passage aussi de gens qui viennent, discutent avec le « serveur » et certain des clients et repartent sans qat. C'est pour rechercher des informations. C'est ainsi que je retrouve un ami, rencontré plusieurs jours plus tôt au mafraj éthiopien... Ici, c'est cinq euro la botte de qat. Parmi les jeunes, quelques uns n'habitent pas Amsterdam, mais sont venus pour le week-end. La mobilité des jeunes est courante –le pays n'est pas grands, et les transports peuvent être gratuits pour les étudiants- . La plupart des autres clients n'habitent pas ce quartier, et ce mafraj n'est pas forcément le plus proche de chez eux.

Tous ces lieux sont fréquentés essentiellement par des Somaliens, y compris le mafraj éthiopien, mais s'y retrouvent aussi quelques Yéménites et Ethiopiens.

Le mafraj est l'ancrage local d'un élément essentiel d'une diaspora commerciale qui s'est développé assez rapidement, mais même si utilisée par tous, y participer reste marginal au sein de la communauté. Le qat est l'unique marqueur conséquent de l'existence de contacts commerciaux transnationaux, qui lient directement les échelles : consommé dans les mafraj des pays d'accueil, distribué par route à l'échelle nationale voir régionale (pour les pays dans lesquels l'approvisionnement par avion s'avère trop dangereux), c'est du commerce international qui concerne en premier lieu les Somaliens, mais où l'on va trouver des acheteurs (en demi-gros) originaires de la même région, et dont les réseaux de distribution sont moins performants.

Envoyé du Kenya, le qat utilise les même réseaux que les réfugiés, souvent transporté dans les pays où il est illégal par des voyageurs de la diaspora. Son prix varie à l'arrivée entre le triple et le centuple de sa valeur à l'aéroport de Nairobi selon la destination, ainsi sa consommation et les lieux de sa consommation prennent un sens différents selon la branche de la diaspora dans laquelle on se trouve. Du fait de la dispersion, et du

manque d'autres lieux communautaires à Amsterdam, les mafraj semblent avoir été les premiers lieux de réunion (masculine), et perdurent en tant que tel.

Mais c'est sur son rôle à l'échelon local qu'il nous importe de conclure ici : c'est la première chose qu'organise la communauté dans sa ville, et il va, tel un squelette, structurer les réseaux d'information et de solidarité d'Amsterdam, soit jouer le rôle de pôle premier d'attraction de la communauté dans la ville (toutes classes confondues, traditionalistes qui y passent des journées entières, et modernistes qui n'y vont qu'en fin de semaine).

2.2.3 Associations : Amsterdam structurée autour de la SOMVAO

Nom de l'Association	Objet si connu
Federatie van Somalische Associaties in Nederland (fédération des associations de Somaliens aux Pays-Bas)	Centrale Fédère 28 associations
Ogaden Youth Association (Ogaden Comité)	Ogaden
Somalia Union in Nederland	
Somalische Stichting KAALO (Association Somalienne)	
Somalische Stichting voor Humanitaire Hulp en Zorg (Association Somalienne pour l'aide et le soucis humanitaire)	
Somalische vereniging Amsterdam en Omgeving (Association des Somaliens à Amsterdam et dans ses environs)	Centrale: Langue, culture et religion
Somalische Vrouwen (Femmes Somaliennes)	
Stichting Africaan Somalidoon (Association Une seule Somalie Africaine)	Union Interface réfugiés/administration
Stichting GEESKA	
Stichting Hoop voor Kinderen in Somalië (Espoir pour les enfants en Somalie)	
Stichting Somali Development Foundation	
Stichting Somalie/Nederland Culturele Uitwisseling "SONECUW"	
Stichting Somaliland Handicap Association (SOHA)	Somaliland
Stichting Somalische Culturele Amal	Darod Dulbahante/ Puntland
Stichting Somalische Geneesmiddelen Hulp	

Sur ces quinze associations, au moins un cinquième a disparu: soit leurs coordonnées ne fonctionnent plus, soit leur nom n'évoque rien pour personne, d'autres encore ont fusionné dans des structures plus grosses. Ces associations se contentent de continuer d'exister dans les registres de la chambre de commerce.

Si les mafraj sont des lieux idéaux pour accéder aux Somaliens dans la ville (les trouver alors qu'ils sont invisibles), les associations constituent une entrée privilégiée dans la diaspora : c'est ici que naissent les idées, que se construisent les

projets. Pour ainsi dire, le lieu d'intellectualisation d'une diaspora « populaire », qui ne toucherait pas uniquement une filière (le qat) et ni activement une infime partie de la population engagée dans cette activité transnationale. On verra dans le chapitre suivant que c'est le meilleur observatoire d'une communauté, diasporique ou pas : quelles sont ses propres manières de s'organiser, que recherchent les fondateurs d'associations, quel est leur projet profond pour leur communauté ? Ici, on recherche l'utilité communautaire de l'association : va t'elle jouer un rôle essentiel dans ce mini pôle qu'est Amsterdam ? Etant donné que la population ne se concentre pas en un quartier, l'association a t'elle la même action polarisante que les associations de quartier ?

Une seule association est apparue comme structurant la ville de la majorité des Somaliens. Si tous la connaissent, beaucoup la fréquentent régulièrement, et certains l'évitent soigneusement.

Connue sous le nom de Amsterdam Noord (le quartier dans lequel elle est située), la SOMVAO (Associations des Somaliens à Amsterdam et dans ses environs), excentrée par rapport aux lieux d'habitation des Somaliens, polarisant pourtant une population conséquente, il est le seul lieu communautaire qui vient spontanément aux personnes interrogées. Pour les femmes, c'est aussi l'endroit où elles se retrouvent et échangent sur les problèmes d'éducation des enfants, de contradictions culturelles, de leur nouveau rôle dans la famille, et qui fait pendant aux mafraj où se réunissent exclusivement les hommes. Actions : cours de somali, école islamique pour les enfants (de façon plus ou moins officielle, les cours étant réservés aux mosquées, que les Somaliens n'aiment pas fréquenter.

Les jours de cours pour les enfants, la navette qui relie les deux rives de l'Ij se remplit de familles somaliennes que l'on retrouve essaimées tout au long du kilomètre qui sépare le débarcadère de l'association.

2.2.4 Les lieux publics sont des lieux privés.

Il existe aussi des lieux de réunion dans les espaces publics de la ville, mais ceux-ci tiennent lieu de cadre de réunions privées de certains petits groupes au sein du grand (dans le cadre d'une étude sur la cohésion interne de la communauté il serait

intéressant d'étudier aussi ces lieux et qui s'y retrouve, par exemple Oosterpaark, situé dans un quartier où beaucoup de Somaliens célibataires habitent. Ceux qui s'y retrouvent sont, pour le noyau dur, des personnes qui ne fréquentent aucune association et qui sont regardés par les autres comme faisant honte à la communauté (en général, ceux qui sont devenus fous après des années d'exil et d'attente d'une reconnaissance).

2.2.5 Les Hawalad ne sont plus des Lieux.

Initialement, les transferts d'argent se passent dans des bureaux. Depuis le onze septembre 2001 et le démantèlement d'Al Barakat, les hawalad sont plus discrètes sur leurs activités, et si il existe des bureaux, il servent surtout à la comptabilité. Pour leurs envois d'argent en Somalie, les réfugiés ont un numéro de téléphone et une personne, qui travaille souvent pour le compte de plusieurs compagnies, récolte leur argent et s'occupe de son transfert vers la Somalie. Les hawalad ne sont donc pas des lieux de la diaspora, mais, de même que le concept, sont dès la première transaction déterritorialisées.

Amsterdam, conclusion : l'idée qu'un faible niveau de ségrégation résidentielle entraîne une plus forte participation sociale est toujours agréée par les chercheurs et les politiciens. Pourtant, elle ne semble plus se vérifier dans les villes de l'Etat providence post-industriel. (voir Van Amersfoort).

Deux conclusions :

- Quelques lieux phares structurent le territoire, et si on ne sent pas de logique communautaire dans les discours, la ville parallèle somali, si restreinte soit-elle, est la même pour tous.
- Population fragilisée par son dispersement physique. Il existe peu de lieux pour se rencontrer, de lieux communautaires, notamment pour les femmes, mais cependant une multitude d'actions associatives décousues, mineures et sans relations les unes avec les autres, ou semblant se greffer sur un réseau international solide,

même spécialisé (clan ou secteur d'activité). Ce manque de lieux de proximité est aussi l'élément qui peut permettre à la SOMVAO, la seule association qui rend la communauté cohérente, de se développer avec le soutien de la communauté dans sont ensemble.

Cartes Aldam & la Haie

2.3 La Haie, un little Mogadiscio aux Pays-Bas ? La concentration des habitants et des activités facilite l'engagement dans le processus diasporique ?.

Plus nombreux en valeur relative qu'à Amsterdam (1705 Somaliens pour moins de 500000 habitants en 2000), les Somaliens à la Haie ont une réelle visibilité : domiciles et activités de la communauté semblent plus concentrés, sur trois ou quatre rues, soit une très petite surface dans le quartier de Schilderswijk : les chiffres n'existent pas à ce niveau, mais l'observation des sorties d'écoles le montre : dans ce quartier, on croise à l'heure des retours d'école beaucoup de mères et d'enfants somalis, chose jamais observée à Amsterdam. La Haie a été la première ville dans laquelle se sont installés un commerce et un restaurant somali. Si les activités d'import-export de la boutique Hamar Adde Winkel ne sont qu'à un très petit taux fondées sur des relations diasporiques : chaussures italiennes ou Nido acheté à Londres sont en vente, le restaurant contigu à la boutique présente toutes les caractéristiques d'un lieu de nostalgie : nourriture exclusivement somali, aménagement intérieur très proche des restaurants moyen orientaux : derrière le « fast food », la salle du restaurant, masculine, puis après une cour, le salon des familles, où les femmes et les couples peuvent s'y restaurer, ou venir

discuter tranquillement. Aux murs, des affiches représentant Mogadiscio, un lieu comme on n'en trouve encore aucun autre aux Pays-Bas. En face du magasin, une buvette, antérieure aux Somali, même pas tenue par un Somalien, accueille sous les arbres d'un terre plein des réfugiés somaliens qui jouent aux cartes. Au total sur ce carrefour qui s'est transformé en place « Mogadiscio », on peut compter en permanence une vingtaine de Somaliens, sans compter les heures de pointe.

Cette concentration est telle que certains nomment « little Mogadiscio » le « quartier somalien » de la Haie, toutes proportions gardées ; on ne peut en effet pas le comparer à Tower Hamlet à Londres, dont le développement impressionnant de la visibilité de la communauté somalienne est décrit par Adam Houssein Merane Mahmoud .

Une vingtaine d'associations sont recensées à la Haie. Si, comme pour Amsterdam, la liste ne semble pas avoir été réactualisée depuis longtemps, on en compte la majorité domiciliées dans le secteur nommé « little Mogadiscio », sur une même rue du quartier Schilderswijk. La plupart des fondateurs se connaissent entre eux et de nombreuses actions collectives transversales ont été entreprises par les organisations de la Haie. Ce sont celles-ci qui ont appelé à l'union et organisent régulièrement des conférences nationales à Amsterdam. La forte concentration des activités et des personnes semble donner un dynamisme particulier à ce pôle, et La Haie prend la direction d'un pôle d'intellectualisation de la diaspora, où les efforts sont faits dans ce sens : tentatives d'union des Somaliens de Hollande, prise de contact avec les organisations étrangères, dans des domaines dans un premier temps éducatifs, mise en place d'une radio somali émettant sur tout le territoire des Pays-Bas.

Somali Banadiri Human Rights Organisation	Benadir
Somali development and Peace Society (SDPS)	siège en Somalie
Somali Women's Collective	Femmes
Somali Youth Welfare Foundation	
Somalische-Nederlandse Culturele Associatie (SONECA)	Centrale
SOMNECA	Appartenance revendiquée
Stichting HIRDA (Himilo Relief Rehabilitation and Development Association)	Darod Marehan
Somali Social Development Organization Stichting	
Somali Sports and Cultural Union	
Somalia Banadiri Human Rights Stichting	Benadir
Somalische Vereniging Usaba	
Stichting Bewonersorganisatie Van Somaliërs in de Schilderswijk (Sbss) (Association des habitants Somaliens du quartier de Schilderswijk)	Quartier
Stichting Deeqdii Ayaam Wanaag (Weeskinder onder de zon)	
Stichting Sicure (Somalisch Islamistisch Cultureel en Rehabilitatie Centrum)	Islam
Stichting Somali Care	
Stichting Somali Digil & Mirifle Gemeenschap in Den Haag (Communauté Digil et Mirifle de la Haie)	Digil/ Mirifle
Stichting Somalia Orphans Foundation	
Somalische-Nederlandse Culturele Associatie (SONECA)	
Stichting Somali-Netherlands Cultural Association	
Stichting Somalische Werkgroep-Schilderswijk (Groupe de travail Somalien de Schilderswijk)	Schilderswijk

2.4 De plus en plus, des structures centralisées se mettent en place :

Le dynamisme de La Haie, plus une nécessité grandissante se faisant ressentir auprès de la population fait en sorte que ces petits pôles, bien que composés d'une population instable (un Somalien déménage au minimum quatre fois entre sa demande d'asile et l'obtention du statut de réfugié), trop petits pour avoir une existence autre qu'autarciques, se regroupent de plus en plus dans des structures centrales englobantes, connectées à d'autres branches de la « diaspora » somali.

Ces premiers regroupements sur base locale fonctionnent comme des premiers nœuds pour la diaspora : des petits pôles qui s'activent, se font connaître et communiquent entre eux, et à terme permettent de former des instances communes qui coordonnent les activités, permettent la rencontre de personnes de différentes villes (un réseau de connaissances), et à terme une participation et organisée à la reconstruction en tant que reer Holland¹⁵.

Si les associations de la Haie ont été les premières et les plus actives dans la tentative de structurer la communauté sur le territoire néerlandais (radio dalmar, échanges de

¹⁵ « Le mot reer, dont gens pourrait être la meilleure traduction désigne généralement l'ensemble des gens appartenant à la même lignée (...) reer peut toutefois, dans certains cas, être dépourvu de toute signification généalogique et préciser tout simplement l'origine ou l'occupation principale de la population qu'il désigne », Bader, 1999.

jeunes...), elle a dû attendre le développement des associations des autres ville. Mais la dispersion, loin d'être un mur total, n'est qu'un frein au développement d'activité conjointes et d'une « gestion » centralisée de la communauté hollandaise de la diaspora somalienne. Le passage par un regroupement plus national semble être un pas vers une structure organisée, un dépassement d'une « diaspora décentralisée » comme on trouve une « coopération décentralisée », de ville à ville, mais bien ayant la volonté de rejoindre une structure nationale, afin de communiquer avec les autres membres mais aussi d'avoir une organisation permettant de communiquer avec des organismes internationaux pouvant aider les actions de la diaspora.

Ainsi, il est possible qu'un pôle, pour des raisons extérieures au groupe, de forme urbaine ou de politique publique, devienne un pôle majeur et dynamique pour le pays, voire pour la région en prenant l'initiative de contacts internationaux, et par là même se mette à structurer le gros pôle « pays », devenant ainsi central. Dans le cas de la Haie, pour l'évolution future de la diaspora, la présence dans la ville de nombreuses instances internationales et ONG va sans doute lui permettre de jouer un rôle encore plus important, dès lors que des financements seront demandés, ou encore si la diaspora souhaite jouer un rôle dans la résolution du conflit, ou même dans son institutionnalisation.

Cette étape pourrait être décrite comme étape de centralisation du multilocal vers une création de diaspora.

Cependant, afin de saisir la construction diasporique en cours, il paraît essentiel, outre les freins ou accélérateurs strictement géographiques et les modes d'organisation qui facilitent l'émergence de structures diasporiques, de saisir les mutations identitaires en cours dans l'exil qui permettent de passer d'une juxtaposition de liens transnationaux essentiellement familiaux (envoi d'argent essentiellement, par l'intermédiaire des hawalad), à une idéalisation de la patrie par une prise d'identité nouvelle, -soit différence entre la diaspora et les communautés transnationales pour Portes (cité par Dorai in Koser& Al Ali, 1999) : lien symbolique pour les diasporas, liens réel pour les communautés transnationales-. Cette ethnicité nouvelle, cette re-création partielle du « Somali » et de la Somalie (nouveau mythe des origines, africanité...), se couple d'une

idée politique avec la naissance d'un Nationalisme positif (à modérer, car pour beaucoup, le clan reste la seule issue). Les indicateurs précédemment décrits sont les premières pierres posées pour la compréhension d'une re-création identitaire, comme des marqueurs spatiaux qu'il faudra garder en tête pour saisir les critères identitaires (mafraj et associations, mais pas de mosquée ou de lieu de prière..., par exemple).

3. Dadka somalida ¹⁶: Le rêve d'une diaspora naissante.

« Il nous faut la coopération du professeur Maryan qui est l'un des piliers des intellectuels restés au pays. Tout le monde envoie de l'argent à sa famille, mais ça n'est pas suffisant. Il faut aider tout le monde. Regardez les Afghans ou les Erythréens. Nous, on a un lien familial plus étroit que les autres mais ça n'est pas suffisant pour aider vraiment. Il existe déjà le système des hawalad pour les exilés. Il existe des petites entreprises formées à l'extérieur du pays, certains en profitent pour se construire leur petite vie à l'extérieur, mais ils font ça au mauvais endroit. Il faut que les gens qui font du business ici échangent avec la Somalie. Il faut que les gens s'unissent pour faire leurs propres entreprises là-bas. Pour ceux qui attendent l'aide humanitaire, je dis : commencez par chercher vos financements vous-même et commencez vos projets sans attendre des autres. » Extrait du discours de Mohammed Abdulsalam Egal, association HIRDA, lors de la conférence de la Haie, 16 Juin 2003.

Voici deux phrases qui trouvent un écho dans le cas de la communauté Somalienne, et qui vont permettre, dès lors, de l'identifier en tant que diaspora : c'est-ce que l'on va montrer dans cette partie :

« une communauté partie d'une population, qui se considère être d'ailleurs, et dont le but collectif le plus important est la réalisation d'un idéal politique dans ce qui est considéré être la patrie » Van Amersfoort cité par Van Helsum, 2000.

« Il y a diaspora quand il y a conscience de la diaspora. La diaspora serait d'abord un sentiment, une utopie, un rêve de soi même » Ma Mung in Bruneau, 1995.

Que chacun envoie de l'argent à sa famille et appelle ses frères et sœurs à l'étranger, que chacun aide un membre de sa famille à rejoindre un pays plus calme ne fait pas des Somaliens exilés une diaspora, selon la définition de Van Amersfoort. Si l'on considère la diaspora comme une forme complexe de transnationalisme, il s'agit alors plutôt d'une communauté ayant un fonctionnement transnational. Pour qu'il y ait diaspora, il faut qu'il existe un projet collectif qui dépasse la simple addition de volontés individuelles,

¹⁶ Le courant Somalien, terminologie la plus fréquemment utilisée pour désigner la diaspora somalienne, avec Oumada Somalida (les gens Somaliens, dérivé de la Oumma musulmane).

que ce projet soit commercial, culturel ou politique : qu'il soit dirigé vers la survie d'un idéal somali et musulman, vers l'approvisionnement des branches de la diaspora en produits locaux et l'échange entre les pôles, ou que cet objectif soit un engagement politique, avec des associations qui captent les engagements individuels et les mettent en relation, en réseaux (networking est le mot le plus utilisé quand je demande aux membres actifs des associations comment ils ont réussi à mettre en place tel projet, à retrouver tel intellectuel...)

Deux critères majeurs dans la définition de Van Amersfoort :

- Identité : « qui se considère être d'ailleurs »
- Cohérence de la communauté par un but collectif qui ne peut être que politique¹⁷.

Ce sont ces deux points qui vont articuler la partie. Avant de se lancer dans la description de la « diaspora somalienne », il est nécessaire d'analyser le terrain identitaire sur lequel elle se greffe, et l'ambition qu'elle choisit de donner à son utopie. Ensuite seulement on pourra confronter cette diaspora naissante à celles décrites par d'autres auteurs et ainsi définir des critères d'interprétation de la diaspora somalienne, autrement dit de la communauté somalienne dans le monde avec la notion de diaspora comme perspective d'analyse. Enfin, on se servira de ces éléments pour tenter une vision plus prospective de l'utilité de l'analyse par le biais de la diaspora tout en tentant, à une échelle plus globale, de dessiner les formes géographiques de la diaspora somalienne, ce grâce à quoi une tentative de réponse à la question originelle est possible : Sur quoi se focalise(ra) la diaspora somalienne ?.

3.1 Reconstruction d'une identité en exil : Naissance d'un nationalisme positif

On peut considérer l'identité comme un premier attribut ou critère de la diaspora, qui va jouer un rôle essentiel dans le type d'organisation de la diaspora naissante (déterminant pour l'existence même de la diaspora), une identité spécifique née de l'histoire particulière de ce groupe : identité piétinée par la guerre, réinventée dans l'exil.

¹⁷ Cette orientation est un courant de pensée sur la diaspora. Elle est choisie ici car correspondant à l'objet de l'étude : sur quoi se focalise la diaspora somalienne, diaspora de réfugiés, en opposition aux diasporas commerçantes.

Comme l'écrit Wahlbeck (2002) : « *le concept de diaspora ne peut pas remplacer une discussion critique sur l'ethnicité.* » Ainsi, avant d'étudier les aspects diasporiques de la communauté somalienne, il convient d'étudier en profondeur le remodelage identitaire en cours, et donc les ethnicités naissantes (ethnicité comme identité recrée et essentialisée de l'intérieur comme de l'extérieur.) : par rapport aux autres –autres communautés ou population majoritaire du pays d'accueil ; mais aussi et surtout le remodelage ethnique interne, la recherche par la communauté d'une réponse à cette question vitale depuis treize ans : qui sommes-nous, Somaliens ? (N. Farah, 2000) (cette réponse doit être trouvée pour renaître, en tant qu'individu se positionnant dans un groupe et par rapport à d'autres, et en tant que groupe afin de rétablir une entité politique). On peut s'appuyer sur Barth (Poutignat & Streiff Fénart 1999) pour justifier une re-genèse ethnique en diaspora. Dans sa lecture du groupe ethnique comme type d'organisation sociale, il permet au groupe la renaissance sous une autre forme : « *Les traits culturels (...) peuvent changer, et les caractéristiques culturelles des membres peuvent aussi se transformer, en fait, la forme organisationnelle du groupe peut elle même changer – malgré tout, le fait que la dichotomisation entre membres et non membres soit maintenue en permanence nous permet de spécifier la nature de cette continuité, et d'examiner de plus près les changements de formes et de contenus culturels.* » .

Cette question est d'une extrême nécessité dans le cas d'une diaspora de réfugiés à savoir souvent une population « ethniquement » homogène, car fuyant une persécution particulière ou s'exilant pour créer un Etat-Nation, donc souvent « nationalement » homogène (kurdes, tamils du Sri Lanka, Palestiniens... les Somali, ethniquement homogènes, constituant un cas à part par sa situation d'Etat-Nation en guerre civile¹⁸) .

Bien que n'apparaissant jamais de façon nette dans les discussions, le thème du nomadisme flotte autour d'eux sans sembler intervenir directement dans la reconstruction identitaire que je décrirais ensuite. C'est pour cela que je consacre une sous partie entière à l'examen du nomadisme post-exil des Somaliens, et que je maintiens bien séparées l'étude de l'identité et les questions de nomadisme. Il s'agit

¹⁸ La Somalie n'est pas totalement « ethniquement homogène » comme l'aiment à rappeler de nombreux observateurs, il existe bien des minorités mises en danger par la guerre, mais qui ne constitue pas une cible particulière, mais représentent des victimes « collatérales », en marge d'une guerre que, plus que civile, on peut qualifier d'intestine.

aussi d'ébaucher une réponse à la question : être d'origine nomade change t'il quelque chose à la formation diasporique ?

Sur quelle base se recompose l'identité des Somaliens en exil ?

Ces questions sont évidemment posées afin de définir quelle forme prendra leur organisation et si celle ci s'avère prendre une forme réticulaire, quels aspects seront mis en exergue dans la diaspora.

3.1.1 Peut on nommer 'Nomadisme' la forme de mobilité particulière des Somali en diaspora ?

« Je n'arrive pas à m'imaginer comment les Somaliens pourraient s'accommoder d'un espace aussi restreint. Peut-être faut il en accuser notre esprit de rébellion, je ne sais pas. La vie bien réglée des réfugiés, voilà ce qui ne passe pas, que nous soyons d'origine nomade ou d'origine sédentaire. Face à la simplicité flagrante d' une vie édénique, nous sommes comme un chat privé de souris. » Farah, 2001

Le nomadisme est souvent associé à des populations déstabilisatrices et, notamment dans le cas de la Somalie, à la guerre et la destruction de l'Etat *« Partout, la mentalité nomade réduite le plus souvent à ses aspects les plus négatifs, dicte sa loi, avec son goût immodéré pour le gain immédiat, sans souci des lendemains d'ailleurs incertains, son individualisme farouche, à peine tempéré par quelques réflexes lignagers, son désir éperdu de contourner toute forme d'autorité. » Bader, 1999*, et a souvent éveillé à la fois admiration et crainte pour ses observateurs.

Entre attribut de l'ethnicité, et caractéristique écologique, quelle est la place du nomadisme dans la re-genèse Somali en exil ? Ce mode de vie donne-t-il à ce groupe migrant une forme d'organisation ou de mobilité spécifique (géographique ?), ou en est-il une conséquence ? Existe t'il un nomadisme diasporique ou encore une diaspora nomadique ?

- Nomadisme en général, Somali en particulier.

La plupart des auteurs s'accordent pour définir le nomadisme pastoral comme une adéquation entre l'homme, son milieu et ses troupeaux, le concept de mobilité étant implicite. Pourtant, même si les auteurs ont après les années 50 cessé d'avoir une

approche anthropologique du nomadisme, donc cessé d'essayer de définir l'homme nomade, tous évoquent une « mentalité nomade », que l'on retrouve chez les populations pourtant sédentarisées : « *L'état de nomade surdétermine encore toute la société dans les régions où la population aujourd'hui sédentaire est composée en majorité d'éléments de souche nomade* » Piguet, 1999.¹⁹ (phrase qui vient en écho à la citation de Nurrudin Farah en début de cette partie).

Ensuite, l'intérêt du chercheur a été éveillé à nouveau par les grandes sécheresses, accompagnées de famines meurtrières, qui ont placé les régions désertique et semi désertiques et leur populations devant les feux de l'actualité. Ce sont plutôt des agronomes et des économistes qui ont tenté de percevoir les conséquences de l'ouverture des marchés et de la monétarisation de tous les secteurs d'activité sur ces populations. Il s'agit la plupart du temps de recueils d'articles. Conséquence directe de cette curiosité née des sécheresses, la plupart de ces ouvrages sont axés sur des questions très pratiques, quasi agronomiques, qui expliquent la fragilisation de ces populations et de leur milieu traditionnel par la sédentarisation, l'intégration à un Etat Nation territorialisé, ou tout autre déstabilisation de leur mode de vie traditionnel (A.Bourgeot, 1986). De cette époque, très peu en effet s'intéressent à une éventuelle identité ou culture du nomade, de façon sérieuse et non poétisée ou essentialisée, comme l'évoque à peine J.G. Galaty (1986) :

« Contrairement à la plupart des réfugiés africains pour qui l'installation dans des camps provisoires ou des communautés permanentes semblent nécessaire voire appropriée, les réfugiés nomades souffrent moins du déracinement que de l'enracinement. Alors que le réfugié sédentaire est contraint de partir, le réfugié nomade est contraint de rester, le premier étant poursuivi, le deuxième en captivité. ».

Cette phrase, placée au cœur d'un article sur la sédentarisation des nomades en Afrique de l'Est, semble tenir plus de l'observation empirique que d'une analyse anthropologique poussée. Sans remettre en cause le bien fondé des observations faites (elles étaient les même dans les camps yéménites), ceci n'aide guère une réflexion plus théorique.

¹⁹ François Piguet consacre son ouvrage à la définition du pastoralisme nomade et aux modes de sédentarisation et leurs conséquences en prenant l'exemple des nomades de la Corne de l'Afrique; mais cet « état de nomade » qui n'est jamais réellement défini consiste en un pré supposé admis, dont l'usage se justifie dans cet ouvrage par l'étude des conséquences de la sédentarisation, de la pression au sein de frontières et de ce qui se rattache au fonctionnement de l'Etat (levée d'impôts).

Denis Retaillé « concepts du nomadisme et nomadisation des concepts » in Remy Knafou : « la planète nomade » : « *C'est dire si l'utilisation transposée des concepts du nomadisme « historique » dans la compréhension des relations sociales perturbées par l'hyper mobilité contemporaine est délicate. Et dessous la métaphore, il faut gratter profondément pour trouver les systèmes sociaux et spatiaux. Et la référence au nomadisme peut constituer une gêne dans la mesure, aussi, où les activités scientifiques et idéologiques sont confondues.* ». Que penser du cas somalien ? L'hyper mobilité, les multi-migrations des Somaliens aujourd'hui sont-elles une réminiscence d'un nomadisme passé, y a t'il une « culture nomade » qui persiste dans la migration, et celle-ci est-elle perceptible à travers des formes particulières que prendraient les mouvements ?

- Approche et perception du nomadisme des Somaliens en Hollande
 - i. Perception par « les autres »

La perception des « autres » associent Somali et mouvement. Deux raisons : association historique (mais cette explication me paraît faible, car les étrangers connaissent rarement la Somalie avant d'avoir à faire à des Somali). La seconde raison est une observation empirique des désirs des Somaliens et surtout de leur comportement, qui paraissent différents des autres aux yeux de tous y compris des membres des autres communautés immigrées : les avocats des demandeurs d'asile somaliens se morfondent car ceux ci demandent rarement l'appel pour leurs dossiers. Un mot d'esprit circule dans les milieux néerlandais en charge des réfugiés : « si vous voulez voir les Somaliens quitter le pays, la meilleure chose à faire est de leur fournir un passeport le plus rapidement possible !. »

Les Hollandais de souche ne sont pas les seuls à avoir cette vision des Somaliens : les Ethiopiens, communauté assez visible ont la même réaction : « somali, they always move » (mais c'est une vision du groupe qu'ils peuvent avoir emporté avec eux dans leur propre exil !).

Etre considéré comme nomade par les autres mystifie ou essentialise l'origine nomade des Somaliens au sein même du groupe :

« Certains suggèrent même que les stéréotypes et les rôles donnés aux itinérants par la société d'accueil, peuvent-être repris par ces derniers, qui les intériorisent et les

transforment en mode de conceptualisation positifs de leur propre identités » Barth in Rao (1987)²⁰.

ii.

Nomadisme cristallisé dans la migration

Le Nomadisme est mystifié par les Somaliens eux-mêmes, qu'ils soient issus de la ville ou qu'ils aient vraiment été nomades (la plupart de ceux qui ont atteint les Pays-Bas ont une origine citadine) .

Nomades : le mot entre dans beaucoup de discussions sans que je n'aie à poser la question.

Ils aiment à rappeler que les Somaliens n'insistent pas pour rester à tout prix dans un pays, qu'ils ne fréquentent pas les même mosquées que les autres musulmans (donc souvent pas de mosquée du tout !) car ils sont nomades et que les nomades prient dans le désert, insistant là encore sur leur différence majeure avec les « autres » (autres réfugiés, autres musulmans...).

Dans beaucoup de foyers, on retrouve des images de nomades. Une visite imprévue chez une femme élevant ses enfants seule me permet de découvrir des tableaux d'un artiste exilé. Ceux que la femme a choisis pour décorer son salon représentent des nomades. Je l'interroge sur ces tableaux. C'est pour elle la meilleur illustration de la Somalie. Pourtant, elle a grandi à Mogadiscio, dont elle ne sortait qu'épisodiquement lors de colonies de vacance. Elle n'aurait jamais pu vivre dans la nature, mais admirait les nomades. Je lui demande si aujourd'hui, ils se promènent armés de kalachnikovs et terrorisent la Somalie : « non, eux vivent encore de façon traditionnelle, ils ne sont pas mêlés à la guerre, car ce sont des gens bons et honnêtes. Ce sont eux les vraies victimes de tout cela ». Je n'ai pas pu vérifier ce discours, cependant, ce qui y transparaît (à l'inverse des sociétés traditionnellement et majoritairement sédentaires), est

²⁰ Cette phrase, bien qu'écrite pour le cas des itinérants non producteurs ou extracteurs de matières premières dont la société dite d'accueil n'est autre que celle dans laquelle ils évoluent « traditionnellement », semble pouvoir s'adapter au cas des groupes migrants dans une société d'accueil) .

l'admiration portée aux nomades. Ils ornent les murs de foyers de beaucoup de Somaliens en Hollande, aux côtés de représentations de la nature somalienne ou de vues de Mogadiscio.

On m'explique ce sentiment général par l'habitude séculaire d'une recherche de meilleurs pâturages pour les chameaux. Ici, le nomadisme serait la recherche infernale d'un endroit meilleur pour vivre, comme si les événements qui se sont succédés depuis plusieurs décennies en Somalie, et surtout le déclenchement de la guerre civile avait mis en mouvement un peuple prédestiné. La comparaison avec les juifs revient sans cesse dans les argumentations des défenseurs de l'identité somali nomade. Il est très étonnant de voir un peuple musulman, revendiquant des racines arabes ou les ayant revendiqué pendant de longs siècles, comparer son fonctionnement à celui des juifs (errants...mais pas nomades !²¹).

Nomade, ce mot semble avoir pris pour les « déracinés » Somaliens le sens idéalisé et poétique qu'on lui prête dans « nos sociétés ».

Pourtant, tous ne se réclament pas de ce trait passé de leur histoire.

iii.

Pas de nomadisme

Pour d'autre, le nomadisme est considéré comme un vieux souvenir, mais pas un marqueur de l'identité. Cette approche a été développée surtout par des jeunes (ici, des hommes de la trentaine, c'est à dire l'âge moyen, étant donné la pyramide des âges) qui n'ont pas grandi en Somalie, notamment des personnes arrivées en Hollande sans leurs parents et dont certains ont été éduqués par des familles hollandaises, mais qui ont toujours continué à fréquenter la communauté. Ces jeunes hommes sont arrivés entre dix et quinze ans en Hollande. S'ils se définissent aisément comme Somaliens-Hollandais, et expriment une volonté de retour et de reconstruction de la Somalie, pour eux, les vieux attributs marquant l'ethnicité ne veulent rien dire, ni le

²¹ Le nomadisme pour les juifs s'arrête au retour d' Egypte, à peu près en même tant que l'avènement du monothéisme, de la fixation de l'histoire par la Thora et surtout plus tard du temple, qui fixera un lieu de retour, et sonnera le début de la diaspora (lieu mythique qui se transforme au fil du temps en un objet, la thora). Le nomadisme, associé à l'ère polythéiste, ne coïncide donc jamais, chez les juifs, avec la diaspora, et il est très délicat de les associer.

nomadisme ni même le clan. La façon dont ils l'affirment n'a rien de belliqueux ou de prophétique, mais ces mots n'évoquent rien pour eux.

- Critères Objectifs

- i. Analyse de discours

A l'occasion d'un entretien avec un journaliste de Radio Dalmar (Association SONECA), j'ai lancé le thème du nomadisme. Pour lui, le nomadisme n'existe pas, c'est de l'essentialisme, une vue de l'esprit des chercheurs. Il me décrit le fonctionnement de la mobilité post-exil :

« Y'a t'il une culture ou un bagage nomade ? La plupart des gens qui sont venu ici sont des citadins, ils sont originaires des plus grandes villes du pays, y sont nés et y ont grandi. Eux même ne sont pas nomades et ne l'ont jamais été. Jusqu'à la guerre, ils n'ont jamais déménagé. Mais si on parle de ceux qui continuent de migrer tout le temps, ceux-ci y sont obligés ; est-ce pour cela que l'on doit les qualifier de nomades ? Avant de venir en Europe, ils imaginent comment cela va être, mais il y a toujours un décalage entre le rêve et la réalité. Tu as toujours deux choix dans la vie : te battre ou t'enfuir. Quelqu'un arrive ici et demande l'asile. On lui refuse ou bien il attend trop longtemps la réponse. Que faire alors ? Te battre ou t'enfuir ? Il n'y a pas d'autre choix que d'aller tenter sa chance ailleurs, aller voir s'il y a mieux. Une fois qu'il a enfin le statut, et qu'il a le droit de travailler, il cherche un travail qui correspond à ses qualifications. Il ne trouve pas. Que faire alors ? A part aller voir ailleurs s'il y a du travail pour lui... ? »

On peut analyser ceci de deux façons : en effet, ce n'est que la nécessité qui pousse à toujours rester en mouvement. Et puis, la phrase d'un de mes amis me revient à l'esprit : « les Somaliens gardent cet esprit qui est-celui d'aller toujours voir plus loin si les pâturages sont meilleurs. Même si tu n'as pas été nomade toi-même, ceci t'a été transmis par les choix de ta famille. ». Ce journaliste ne donne t'il pas lui-même la définition du nomadisme en expliquant ce qui précède? D'autres communautés n'attendent-elles pas des mois dans des camps afin de passer là où elles avaient décidé de passer et de s'installer (pour ainsi dire terminer leur route...)? Dans son discours, le fait de rester et de se battre semble être un asservissement ou une atteinte à la dignité

alors que pour d'autres « peuples », c'est la fuite qui est considérée comme lâche. Le statut de réfugié accorde aussi un droit à une pension, la nationalité hollandaise un droit au chômage. Personne n'est venu construire sa vie ici, et même s'ils trouvent un travail, ce n'est pour tous les Somaliens que j'ai rencontrés qu'un placebo de vie, en attente de la vrai, celle qui les attend dans un pays pacifié. Alors, ne peuvent-ils pas attendre en bénéficiant de l'Etat providence ?

Bien entendu, ceci n'est qu'une analyse de discours et il faudrait comparer avec d'autres communautés dans la même situation. Mais, bien que la plupart des réfugiés somaliens se dirigent tôt ou tard vers le Royaume Uni, il est vrai qu'on ne les a pas vus à Sangatte...

ii.

Rupture du lien conugal et conception de la famille

La rupture avec l'exil d'une conception classique de la famille nucléaire et des relations hommes-femmes facilite la ré-émigration et l'instabilité. En effet, on remarque que, même parmi les plus éduquées, la plupart des familles sont monoparentales, et la plupart des hommes célibataires.

Une enquête réalisée auprès d'un échantillon sur la communauté de la Haie montre partiellement ces résultats :

Si officiellement 66% des Somaliens interrogés sont mariés (les interrogés ont tous plus de 25 ans), 13% seulement divorcés, sur les personnes ayant des enfants, 70% vivent sans partenaire, et l'observation montre qu'il ne s'agit pas souvent du père de tous les enfants, ou du mari originel²². 97% des gens sont arrivés sur leur propre décision, 3% seulement dans le cadre du regroupement familial.

Un informateur clé m'explique que les femmes se sentent le besoin d'acquiescer la protection d'un homme lorsqu'elles arrivent dans un pays inconnu, ou dans une nouvelle ville, mais que ceux-ci, étant donné la précarité de leur statut, ne veulent et ne peuvent s'engager dans une relation scellée par des liens officiels ou religieux. Afin de prendre un air régulier, les intéressés rédigent des contrats écrits qui les lient le temps qu'ils cohabitent. Beaucoup de femmes ont des enfants de plusieurs pères différents, parfois en sachant juste que le premier a réussi à se rendre aux Etats-Unis, parfois que leur mari régulier est resté en Somalie... Il est vrai que les hommes les plus engagés dans la vie associative sont les plus stables aux niveaux géographique et social : ils ne veulent plus partir et ont une famille complète en Hollande, mère et enfants.

iii.

Errance ou nomadisme ? Mythe des 3000 Somaliens

disparus

Emmanuel Gebreyesus : « Il n'existe pas pour ces primo-migrants d'objectifs géographiques. Ils semblent être entrés dans un cycle infernal d'errance. Cela ne veut pas dire qu'ils ne font rien dans les pays qu'ils traversent, par lesquels ils transitent

²² Observation personnelle, ceci n'est pas mentionné dans l'ouvrage.

parfois pendant plusieurs années : toutes sortes d'emploi afin de réunir la somme nécessaire à la poursuite de cette errance infinie ». Ce qu'il décrit s'est vérifié plusieurs fois au cours d'entretiens, mais ne semble pas être la norme.

Les migrations actuelles des Somaliens, si circulation il y a, si il existe des multi migrations des personnes, n'est pas rythmée par un mouvement saisonnier, comme dans toutes société nomade. Pour qu'on puisse parler de nomadisme, il faut dans un premier temps établir un but commun et une certaine régularité (dans le temps, ou dans l'espace) à ces mouvements. Pour établir qu'il s'agit d'une errance, de l'errance d'un peuple, il faut trouver des mouvements désarticulés, des migrations individuelles sans but, une migration à la fois collective et désorganisée, sans projet. L'impression première est-celle d'une sorte de « random moving », les Somaliens semblent se déplacer au grès des opportunités, et surtout, n'être jamais en mesure de planifier un départ ou une installation.

Pourtant, de la même façon qu'au Yémen beaucoup parlaient d'aller s'installer aux Pays-Bas (ce qui en réalité ne s'est que peu produit, très peu de réfugiés des Pays-Bas ont connaissance de l'existence de camps au Yémen, et de leur état c'est bien que très peu en sont donc venus), ici, beaucoup parlent (pour les autres, par pour eux !!!) d'installation en Angleterre, qui sonne à beaucoup d'oreilles comme un eldorado où l'Etat n'est pas trop présent ni trop curieux.

Malgré cette atmosphère de voyages et de départs, les réponses aux questionnaires ne montrent que deux personnes sur dix s'interrogeant sur un éventuel départ, il s'agit de surcroît de personnes en attente d'une réponse pour leur statut (parfois depuis plus de quatre ans) ou menacés de ne pas voir renouveler leur statut temporaire.

Une rumeur très répandue chez les Somaliens et leurs observateurs raconte que entre 1996 et 1998, entre 1000 et 5000 Somaliens (selon les versions, certaines allant même jusqu'à parler de 10 000 !) auraient quitté la Hollande, la plupart du temps en direction du Royaume-Uni.

Il s'agirait entre autres de personnes ayant obtenu la nationalité hollandaise dans ces années

Toutefois, deux directions semble se démarquer au cours de ces discussions : Grande-Bretagne et Etats-Unis.

iv.

Chiffres

On le voit dès lors que le nombre de demandes d'asile baisse : les Somaliens des Pays-Bas ne restent pas.

Afin de savoir si c'est une spécificité somalienne ou hollandaise, il faut comparer avec d'autres communautés de réfugiés en Hollande, et d'autres pays d'immigration des Somaliens en Europe.

Après ces étapes, on pourra tirer des conclusions : y a-t'il un nomadisme somalien, une forme de mobilité spécifique ? s'agit-il d'une errance ?

En ce qui concerne la lecture des données qui suivent, les chiffres sont aisément interprétables, dans la mesure où le recensement hollandais considère une personne somalienne (ou autre) si un seul de ses grands-parents est né en Somalie (ou ailleurs). La catégorisation en tant que « Somalien » n'a donc rien à voir avec la nationalité. L'origine des gens ne se fonde pas dans les données sur les « hollandais » ethniques avec la naturalisation. (ce qui dans le cas des Somaliens est bien pratique, en effet, il y a eu plus de 15000 naturalisations depuis 1995).

Solde Migratoire des Somaliens en Hollande :

1999	382
2000	352
2001	-719

Source : CBS

Première remarque : Il y a moins de Somaliens recensés²³ (donc le chiffre s'approchant le plus du nombre de Somaliens vivant effectivement aux Pays-Bas) que de Somaliens ayant déposé une demande d'asile dans ce pays. (Noter que le recensement néerlandais indique comme Somalien toute personne ayant au moins un grand parent Somalien). On remarque ensuite que si à la différence déjà calculée entre Somaliens théoriques et

²³ Voir tableaux pages suivantes.

recensés²⁴, on ôte le nombre de Somaliens refusés ou déboutés²⁵ il reste un résidus d'absent de 1700 pour chaque année où l'on a les chiffres (1999 et 2000). En 2001, pour la première fois, le solde migratoire, qui était jusque là en baisse, devient négatif : les Somaliens sont la seule nationalité avec les Hollandais à avoir un solde migratoire négatif. En 2002, c'est le nombre des deuxièmes générations qui baisse à son tour.

On peut dès lors parler d'une réelle spécificité somalienne, et deux conclusions se dessinent, qui éclairent les points et hypothèses énoncés plus haut :

- Les refusés ne restent pas.
- D'autres partent aussi, y compris des familles. (la moitié des départs correspondent au nombre des refusés, l'autre à des personnes dont le statut n'est pas identifiables. Donc, outre le fait qu'un refus est assimilé à un départ, il existe des causes de départ non identifiable par les chiffres, soit une attraction d'un pôle, soit une répulsion des Pays-Bas, soit une logique strictement communautaire dans les déplacements.

Il y a bien une réelle ré-émigration, qui n'existe pour les Pays-Bas, à une telle intensité (c'est-à-dire visible) que pour les Somaliens.

²⁴ Total demandes d'asile (=nombre théorique de Somaliens) – Total recensement (= nombre approximativement réel) = Somaliens disparus dans le comptage, soit a priori sorti du territoire.

²⁵ Total des Somaliens disparus (sortis du territoire) – total des refus (sorties définitives les plus probables)= résidus, sorties inexpliquées.

Présence théorique et recensement des Somaliens aux Pays-Bas.

	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002
total demandes asile	25893	27173	29948	32679	34789	35887	36425
% croissance		4,9	10,2	9,1	6,5	3,2	1,5
Somaliens recensés	20060	23865	25845	27420	28780	29630	28979
%croissance		19	8,3	6,1	5	3	-2,2
différence	5833	3308	4103	5259	6009	6257	7446

sources: CBS, Voorburg Heerlen, 2003

www.immigratiendienst.nl

UNHCR, Pop Data Unit, 2003

Migrations comparées, statuts accordés

		Somalie	Sierra Leone	Sri Lanka	Iraq	Iran	Afghanistan	Yougoslavie
Solde migratoire	1999	382	415	446	2626	805	5302	2852
	2000	352	757	478	3812	1415	4396	3127
	2001	-719	1532	425	2205	1782	4206	1855

Statut		Somalie	Sierra Leone	Sri Lanka	Iraq	Iran	Afghanistan	Yougoslavie
statut A	1999	*	*	35	217	118	580	
	2000	**	**	23	190	72	806	243
	2001	***	***	***	***	***	***	***
VTV	1999	439	165	****	301	406	245	153
	2000	621	277	*****	299	286	256	211
	2001	***	***	***	***	***	***	***
VTVV	1999	573	*****	*****	34	*****	3555	4086
	2000	276	*****	*****	10	*****	2343	3
	2001	***	***	***	***	***	***	***
Refus de la demande d'asile	1999	2687	*****	1168	10150	1761	4062	1988
	2000	3415	*****	*****	7411	3006	5088	3320
	2001	***	***	***	***	***	***	***
Asile non accordé	1999	860		680	1935	469	974	4384
	2000	886		640	1309	733	658	1976
	2001	938	488	499	1772	778	1086	1047
		Somalie	Sierra Leone	Sri Lanka	Iraq	Iran	Afghanistan	Yougoslavie
Demandes d'asile	1999	2731	1280		3703	1527	4400	7126
	2000	2110	2023	975	2773	2543	5055	3851
	2001	1098	2405	676	1329	1519	3614	908

Note:

* <35

** <23

*** pas de donnée

**** <136

***** <179

***** <5

***** <3

***** <1098

***** <1611

Sources: CBS, 2003;

www.immigratiendienst.nl

UNHCR, Pop data Unit, 2003.

DES INDIVIDUS NOMADES?

sexe	Nom	Lieu de naissance	Statut	éducation	date arrivée	sit.famille	enfants	pays habités	rester/partir	où aller	retour Som.
M	A	Hargeisa	Hollandais	3	1988	Célibataire	0	2	Rester	0	Ne sait pas
M	B	Mogadiscio	Hollandais	3	1993	Célibataire	0	3	Rester	0	Oui
M	C	Galk'ayo	A	1	2002	Marié	1	3	Rester	0	Oui
M	D	Mogadiscio	A	3	1990	Célibataire	0	5	Rester	0	Oui
F	E	Brava	attente	1	1999	Célibataire	4	2	Rester	0	Oui
F	F	Mogadiscio	attente	1	1999	Célibataire	1	2	Rester	0	Ne sait pas
M	G	Mogadiscio	A	2	1993	Célibataire	0	3	Peut être	US	Non
F	H	Mogadiscio	Hollandaise	3	1992	Célibataire	2	3	Rester	0	Non
M	I	Hargeisa	VVTV	1	1999	Célibataire	0	4	Selon résultat	GB	Oui
F	J	Mogadiscio	Hollandaise	2	1992	Célibataire	2	3	Rester		Non

Education: 1 pour niveau primaire; 2 pour niveau secondaire; 3 pour études supérieures

Pays habités: pays dans lequel la personne est restée plus de six mois

Il est montré que pour les Pays-Bas, et par rapport aux autres groupes qui s'y trouvent, les Somali montrent un comportement de mobilité pour le moins original.

Dans quelle mesure peut-on qualifier cette ré-émigration de nomadisme ?

Une diaspora pour beaucoup d'observateurs implique la stabilité de la majorité de ses membres dans plusieurs pays d'accueil, fondue dans ceux-ci²⁶, et la circulation d'une minorité. Les nomades, eux circulent entre différents lieux au sein desquels les accueillent une population hôte, différente d'eux, avec une identité voir une ethnicité différente.

« Cela sépare aussi les itinérants de l'appartenance normale à n'importe quelle communauté normale incluse dans la société d'accueil dans laquelle les itinérants trouvent leur moyen de survie et créent ainsi les pré-conditions de l'émergence de traits culturels distinctifs » Barth in Rao (1987). (même si dans ce recueil, l'accent est mis sur les itinérants distingués des nomades « traditionnels » (pasteurs ou chasseurs-cueilleurs). Le nomadisme pastoral des Somali implique traditionnellement lui aussi la stabilité d'une partie du groupe dans les campements (Piguet, 1999) et la circulation d'une autre partie entre les pâturages, le campement et la ville.

Emmanuel Gebreyesus, chercheur éthiopien, auteur d'un ouvrage sur les réfugiés somaliens en Hollande en 1992 voit le nomadisme comme porteur d'une faculté à s'intégrer, se déplacer, ou mieux réussir sa migration. Au début de l'entretien, les Somaliens donnaient l'impression dans sa bouche d'être les plus rusés des migrants. Lorsque je lui ai posé la question : « pensez-vous qu'ils aient plus d'habileté à migrer et s'organiser à l'étranger que d'autres communautés, par exemple, les kurdes ? » Il me répond : « les kurdes sont aussi très bien organisés, et ils savent exactement comment faire pour transgresser la forteresse. Comme leurs organisations sont très structurées, l'information passe très bien. Mais ils ont pour eux l'ancienneté de leur installation en Europe et de leur combat, donc une connaissance testée des rouages et des mécanismes de la migration internationale et de l'exil. Les Soudanais aussi se débrouillent bien et sont très bien intégrés ici aux yeux des Hollandais, mais il s'agit de la migration d'une élite qui, par son éducation, a plus de facilité à s'adapter aux changements, et peut avoir

²⁶ Diaspora libanaise « intégrés mais pas assimilés... » (dir. Bruneau :Diasporas)

accès à des emplois plus qualifiés²⁷. Contrairement aux autres communautés, beaucoup se débrouillent hors de la communauté pour trouver un emploi... ». Lorsque je pose la même question à mon informateur et ami (Somalien), il me donne pour toute réponse « A t'on entendu parler de Somaliens à Sangatte ? Ils vont pourtant tous en Angleterre... ».

Trois caractéristiques du pastoralisme nomade type des Somali, ou des pasteurs nomades du Sahara et de la Corne de l'Afrique en général s'enchaînent qui pourront aisément poser les bases d'une comparaison des formes du nomadisme à celles des diasporas :

Le pastoralisme nomade et la dépendance du groupe par rapport au milieu entraînerait :

- Dépendance vis à vis du groupe social
- Affermissement des réseaux de solidarités
- Mise en place de filières reliant les espaces de pâture à la ville. (Piguet, 1999)

Si l'on met ces caractéristiques générales en rapport avec la flexibilité des alliances claniques montrée par Bader (1999), on peut facilement montrer qu'un tel groupe possède des avantages en exil, des caractéristiques « culturelles » (Piguet montre que malgré une sédentarisation majeure –mais néanmoins assez récente- des caractères nomades subsistent), qui vont permettre au groupe une organisation rapide et une adaptation, non seulement de l'individu, mais surtout du groupe dans son ensemble, à un changement de donne environnementale. Une structure en réseaux (de solidarité, de commerce, réseaux internes et réseaux extérieurs au groupe) pré-existe à la migration. L'arrivée en terre inconnue, parfois hostile peut être comparée à la solitude du désert, dès lors, la dépendance vis à vis du groupe (et elle est évoquée par de nombreux auteurs qui travaillent sur les questions de communautés transnationales) est vitale, et les structures sociales (même abîmées) existent pour la réactiver, avec ses réseaux, ici internationaux- de solidarité. Enfin, le système des hawalad ne fait que reproduire le système économique du nomadisme pastoral à savoir faire parvenir des biens d'un lieu à un autre.

Les pays occidentaux peuvent être comparés aux pâturages, pour leur spécificité de lieu de production de richesse pour le groupe, où le groupe nomade est isolé pendant la

²⁷ Les Somaliens venus en Europe sont en général plus éduqués que ceux restés au pays ou dans les camps africains, mais, à part une minorité, la centaine de milliers de personnes exilées en Europe n'est pas constituée que de l'élite du pays !

saison des pluies, et pour lequel, comme le décrit Adam Houssein Merane Mahmoud –dans un texte sur Tower Hamlet à Londres....-, l'information est vitale. Les pays arabes pourraient remplacer les cités côtières par leur rôle d'interface financier et économique²⁸, enfin, la Somalie et les pays qui l'entoure comme ses extensions, pourrait être comprises comme le campement. Certes, ces tentatives de comparaison restent très incomplètes, et ce schéma général est à creuser plus en profondeur, pour vérifier d'une part si le nomadisme comme état ou comme dynamique continue d'exister dans la diaspora (notamment par des comparaisons systématiques avec d'autres groupes en diaspora d'origine non nomade, et d'autres groupes nomades en migration collective), d'autre part si on peut réellement comparer les espaces à des échelles aussi éloignées que des territoires de nomades de 10000 km² et la surface du globe, ainsi, établir une typologie des lieux qui se référerait à des fonctions de l'espace des nomades.

En ce qui concerne les formes d'organisation de l'espace, on peut déjà noter une similitude troublante dans le lexique : lorsque Denis Retaillé évoque la constellation pour décrire la « *nature de l'espace nomade* » « *le territoire est spatialement discontigu, constitué de sites éloignés les uns des autres et reliés par une circulation aux motifs assez variés, mais codifiés et acceptés par tous ceux qui sont susceptibles de fréquenter les mêmes sites (...) ce n'est pas à proprement parler une surface, mais une constellation.* », on décrit comme « *galactique* » le territoire de la diaspora grecque.

Le nomadisme fait partie de tous les discours, à de rares exceptions près. Cependant, lors de ma tentative de mener des entretiens formels et un peu plus directifs, lors de la question sur l'identité (trois identités principales, classées par ordre d'allégeance, voir le tableau p61), seules deux personnes sur dix ont nommé le nomadisme, en troisième et dernière position, et il s'agissait, pour l'un d'eux, d'une personne qui m'avait soutenu que le nomadisme était un vieux souvenir... Ainsi, bien que facteur jouant, on l'a vu, un rôle non négligeable qui reste à être analysé plus en profondeur, le nomadisme est à part dans les questions d'identité et d'ethnicité, il ne fait partie d'aucune revendication identitaire. Comme si, profondément ancré en chacun, plus profondément encore que ne l'est le clan ou la Nation trop récente, ce marqueur ne pouvait pas vraiment être discuté.

²⁸ On ne peut s'empêcher de rappeler à ce propos, et à titre de mise en parallèle, le rôle qu'ont joué les arabes et les métisses somalo-arabes depuis plus d'un millénaire dans ces cités côtières.

3.1.2 Reconstruction identitaire (clan, islam,...) crise identitaire et naissance d'un nationalisme positif.

Lors de la conférence sur le rôle de l'implication de la diaspora, je discutais avec l'un des participants. Lorsqu'il apprit que je faisais une recherche sur les Somaliens, il me demanda : « alors, que pensez-vous de la crise d'identité des Somaliens ? » !

Aujourd'hui, la communauté se situe dans une période qui va être décisive pour son déroulement futur : soit on va observer une réification des attributs d'une culture somali, soit celle-ci va finir par être abandonnée au profit d'une autre forme d'identification. L'intellectualisation de l'identité dont parle Ma Mung (1999), est en train de se produire au niveau au moins de la branche hollandaise de la diaspora et c'est la forme que prendra cette intériorisation d'une identité de groupe, cette acceptation d'une origine commune, de former un groupe ethnique (Poutignat et Streiff Fenart, 1995), qui donnera la direction de la diaspora ou du groupe.

- Mythes des origines : des arabes aux pharaons : Islam, arabité et africanité.

La mythologie attribue aux arabes le système des tribus, et la paternité des grandes tribus. (Bader, 1999 et 2000). Il existe réellement beaucoup de métissages avec des arabes, en raison de la proximité de la péninsule et de la Corne. Mais aujourd'hui, en grande partie avec le retour de travailleurs émigrés en Arabie Saoudite et la froideur de l'accueil fait aux muwalad au Yémen²⁹, l'arabité est de plus en plus rejetée, et associée au système des tribus, donc au mal somali (il faut bien trouver une cause extérieure...). D'autres sources prétendent que les Somali seraient les descendants des pharaons, mais que cette histoire aurait été évacuée de la mémoire collective lors de l'Islamisation de la Corne, à cause de la mise en esclavage du peuple de Palestine (il était incompatible d'être à la fois musulman et descendant des esclavagistes du Livre).

²⁹ Muwalad : Métis arabe. Ici, métis Somali-Arabe de père ou d'aïeul paternel masculin yéménite. Ce statut, s'il est prouvé, est censé donner le droit à la nationalité yéménite. Les Muwalad qui vivaient à Mogadiscio avant la guerre et parfois depuis plusieurs générations, et qui ont fui au Yémen ne sont officiellement pas des réfugiés, mais des rapatriés. En réalité, il leur a été attribué un terrain en marge d'Aden, et beaucoup se voient refusé cette nationalité, et sont considérés par la population comme des Africains.

Peu à peu, dans la migration, le mythe de l'ascendance arabe est abandonné, peu à peu, les Somali se rapprochent de leurs origines africaines, se référant à d'anciennes croyances, comme celle qui les intronise « peuple du Punt », peuple d'Egypte soit des noirs originaires de Nubie.

Cela rapproche un peu plus les Somali des autres africains, les "big nose"³⁰. De plus dans l'exil, notamment dans les centres d'accueil pour demandeurs d'asile, où ils doivent vivre dans l'attente de leur réponse, leurs amis se situent plus dans la communauté africaine que musulmane en général (les yougoslaves, turques et arabes dans l'ensemble, ont du mal à admettre comme pouvant être « culturellement proches » les Somaliens, considérés par eux comme africains noirs (!!) donc assimilés par eux à un grand groupe « noir » qui n'intègre pas de critère de religion, et pas à un groupe « musulman » qui se passerait pour l'identification de critères « raciaux »³¹). Cette nouvelle identité est donc dans un double mouvement choisie et contrainte. Ensuite, hors du camp, c'est à la vision par la société majoritaire des différentes minorités qui va jouer un rôle dans les identificateurs : or les communautés turques et marocaines (les plus grandes en nombre) sont aussi les plus mal vues, et il est certain que les Somaliens n'ont pas envie d'y être associé. Arabité est aussi liée à la religion. Aujourd'hui, le seul trait que les Somaliens se reconnaissent en commun avec les arabes est la religion. L'école coranique est dispensée dans les associations somaliennes, ce qui normalement est interdit, ils doivent normalement passer par des écoles coraniques agréées (donc souvent « communautaires », marocaines ou turques). Mais du fait de leur dit Islam plus modéré (beaucoup de soufisme en Somalie (Lewis, 1991), ils ne souhaitent pas mélanger leurs enfants à d'autres ayant une pratique plus stricte. Sous Syad Barre, le port de la barbe aussi bien que celui du Hijab étaient interdits, même si les Somaliens n'ont jamais cessé d'être musulmans, ces mesures plus le soufisme plus ce qu'ils appellent « l'islam du désert » (qui les dispense de prier à la mosquée y compris le

³⁰ Sont nommés ainsi par les Somali les esclaves bantous (addoon) importés du Kenya et du Tanganika pour venir travailler les terres de la Mésopotamie Somalienne, ou encore des descendant des populations négroïdes qui ont été chassées ensuite de la Corne de l'Afrique lors des poussées Somali. (Bader, 1999). L'assimilation à une population négroïde était jusqu'à peu une insulte pour les Somali.

³¹ « Une attribution catégorielle est une attribution ethnique quand elle classe une personne selon son identité fondamentale, la plus générale, qu'on présume déterminée par son origine et son environnement. Dans la mesure où les acteurs utilisent des identités ethniques pour se catégoriser eux même et catégoriser les autres dans des buts d'interactions, ils forment des groupes ethniques en ce sens organisationnel ». Barth

vendredi), les rend méfiants à l'égard d'autres pratiques (qui leur rappellent de près le wahhabisme vécu en Arabie Saoudite pour ceux qui y ont travaillé).

De plus, il apparaît que l'Islam aux Pays-Bas reste trop fragmenté, tant par la variété des confréries qui y existent que par des différences quasi-nationales des pratiques (Entziger, 1999), pour acquérir un réel poids politique, donc la capacité à intégrer de nouvelles minorités musulmane sous un drapeau « Islam des Pays-Bas » : officiellement comme de facto, il n'existe pas de communauté de musulmans aux Pays-Bas, mais des communautés nationales (minorités ethniques).

Cette structure permet aux Somaliens de rester indépendants face à un Islam qui aurait été local et unique. L'Islam, qui fait partie des grands attributs de l'unité ethnique (pan)Somali : une langue, une religion, un territoire, n'a pas été récupéré massivement dans l'exil aux Pays-Bas. La communauté est donc libre d'effectuer un recentrage sur elle-même : pas plus semblable à un autre Musulman qu'à un autre Africain.

Africanisme : le rapprochement avec l'Afrique s'effectue aussi par le biais des deuxièmes générations, en effet, beaucoup associent la Somalie à « un pays là-bas en Afrique », et c'est par cette imagerie négative que ces enfants associent le pays au continent (guerre, pauvreté, sécheresse, enfants nus dans des rues poussiéreuses...). De plus il semble qu'une identification s'opère à une diaspora noire par le biais d'une extension du mouvement noir américain (Surtout pour l'Angleterre, Griffith, 2002)

- Les juifs pour comparaison : vers une identification diasporique ?

Dans beaucoup de discours surgissent des comparaisons avec la diaspora juive sa genèse et son développement. C'est un signe du développement d'une conscience diasporique, « nous sommes comme les juifs », j'ai même pu entendre en de rares occasions certains affirmer que c'étaient eux les premiers juifs, comparant leurs origines à celles des Fallashas d'Ethiopie, se ralliant pour l'occasion au clan Yibro, (Hebreux), les prétendus juifs Somali.

- Etre réfugié : clanisme en diaspora ?

Wahlbeck encore : « *dans les communautés de réfugiés, les divisions et allégeances politiques jouent souvent un rôle beaucoup plus important que les identités ethniques* ».

Pour les Somali, l'allégeance problématique pour la cohésion communautaire à étudier est le clan qui reste aujourd'hui l'alliance politique de base au pays (Bader, 1999).

Selon Griffith, « *Le clan, base primordiale de l'identité imaginée des Somali, reste primordial pour l'établissement de la cohésion sociale durable* ».

Est-ce encore vrai en Hollande, où l'on n'observe aucune répartition clanique de la population, contrairement à Londres (Griffith) et à Sanaa, où la population, suffisamment nombreuse et totalement libre de ses choix d'installation, s'est installée par clans dans différents quartiers ?

Il est évidemment prétentieux, dans un terrain aussi court, de tenter de répondre à une question aussi épineuse (y compris pour les Somaliens), néanmoins, tenter une approche du phénomène par le temps, et les observations peut apporter des éléments de réponses nécessaires pour comprendre la suite (l'établissement d'une diaspora qui serait somali et non Darod, ou Darod Majerteen, ou d'un échelon encore inférieur).

« *Face à cette situation, le mariage exogamique est la règle à l'échelle des reer, seules les alliances interclaniques permettent à terme de la survie des groupes d'éleveurs face à l'adversité* » (Piguer, 1999). « *En fait, comme le souligne D.Compagnon, il convient désormais d'apprécier la solidarité clanique 'comme vecteur de mobilisation politique et non comme clé de lecture mécanique de la conflictualité'* » Bader, 1999

Bien que j'aie choisi de positionner cette question (ultra subsidiaire et non pré-écrite), à la fin de mes entretiens, la moitié des interrogés refuse de me révéler son clan, l'un d'eux me répondant que son seul clan est somali. Si le clan a pu être un marqueur fort de l'identité (publique) au début de l'exil, aujourd'hui, il est caché comme un poids aux étrangers (le clan de chacun faisant de secret pour aucun Somalien, par connaissance de la généalogie ou parfois connaissance de l'origine géographique³²).

On me confie son clan à voix basse, alors qu'il n'est un secret pour personne autour, comme s'il s'agissait d'un don précieux mais un peu honteux que l'on me faisait, et j'ai bien compris qu'il ne fallait pas l'abîmer. C'est toute une identité familiale meurtrie.

³² Il est apparu au cours de discussions que demander son origine géographique ou son lieu de naissance à un Somali apportait des réponses différentes : si à la seconde question, la réponse est évidente, à la première, on donne souvent l'origine géographique de son grand père paternel (c'est à dire que l'on remonte à un temps de relative stabilité territoriale des clans pour donner, de façon induite, son origine clanique). En discutant avec un groupe d'hommes de 35 à 45 ans, tous originaires de Mogadiscio, ceux-ci se chamaillaient, s'envoyant des sobriquets rapportant à des lieux d'origine, d'où leurs grands parents, voir au delà étaient venus. Incrédule, je les interrogeais, pour eux, l'origine de leurs grands parents étaient la leur, et il existait dans leurs discours une possibilité de retour dans ces lieux inconnus

« je répond à Maryan sur la question du tribalisme chez les membres de la communauté : il n'est pas évacué. Cependant, même s'il est vrai qu'il y a ici des gens qui payent leur contribution à la guerre, ils sont une minorité. » Extrait de l'intervention de Shamsa Sheikh Hassan, FSAN, lors de la conférence du 15 Juin à La Haie.

IDENTITES EN EXIL

sexe	Nom	Clan	Age	Lieu de naissance	quelle Hawalad	amis somaliens	religion pratiquée	identité1	identité2	identité3	clan?	
M	A		0	32	Hargeisa	0	50%	1	Dutch-Som	Corne Afrique	Nomade	inutile
M	B	Shiiqaal		23	Mogadiscio	Dahab Shill	75%	2	Somalien	0	0	pas très important
M	C	Somali!		25	Galk'ayo	Dahab Shill	99%	2	Somalien	Africain	Musulman	a détruit le pays
M	D	Darod Ogaden		41	Mogadiscio	Dahab Shill	75%	1	Somalien	0	0	tous utiles
F	E	reer Hamar		33	Brava	0	80%	0	Musulmane	En difficulté		là bas pas ici
F	F		0	33	Mogadiscio	Ne sait pas	80%	0	réfugiée			
M	G	Hawyie Abgal		34	Mogadiscio	Ne sait pas	99%	0	Communiste	Moi Même		
F	H		0	42	Mogadiscio	0	50%	1	Somalien			
M	I	Isaaq		30	Hargeisa	Dépend	75%	1	Somalien		Nomade	
F	J		0	31	Mogadiscio	Ne sait pas	90%	1	Somalienne			

Clan: les réponses sont plus ou moins précises. 0 ne signifie pas que la personne 'a pas de clan, mais qu'elle ne souhaitait pas le révéler

Hawalad: Il existe à la base des spécialisations claniques (ex: Dahab Shill était plutôt Isaaq, donc du Somaliland)

Identité: il a été demandé aux interrogés de classer les définitions qu'ils se donnent d'eux même par ordre d'importance

Clan? La question était: que vous évoque le mot clan?

Religion pratiquée? 0: Totalement non pratiquant ou athée; 1:Pratique dilettante; 2:Pratique régulière

Ce clanisme a retardé considérablement la cohésion et la bonne entente au sein du groupe. En effet, une atmosphère suspicieuse et de crainte a régné jusqu'à récemment, mais le petit nombre des Somaliens, et surtout leur dispersion obligée par la loi d'asile les a forcés à se mélanger. Même si cela n'a pas au début empêché la création d'associations claniques, très vite, le clan est devenu tabou : même si les rancœurs et surtout les méfiances existaient, rapidement on a cessé de les exprimer.

Divisions claniques et factionalisme sont à la base de l'invisibilité et la marginalisation économique du groupe selon Griffith.

- Naissance d'un nationalisme positif et des identités trait d'union.

La question finale au cours de mes entretiens guidés par le questionnaire: « quelle est la meilleure définition que vous donneriez de vous-même ? »

Six sur dix répondent sans hésiter Somaliens, identité soit exclusive, soit couplée d'une seconde identité, Africaine.

Il est évident que cette réponse sert aussi à masquer les différents et les plaies,

3.2 Sélection des critères de spécificité pour l'exemple de la diaspora somalienne

L'observation et les entretiens, les conclusions tirées par l'étude de la reconstruction identitaire des réfugiés somaliens, le fait même de parler de re-construction identitaire conduit à la sélection de critères d'analyse et de mesure spécifiques à la « diaspora somalienne ». Effet, comme on peut le constater dans les parties qui précèdent, la « diaspora somalienne » n'est encore qu'en formation, et c'est-cette genèse particulière qui va lui donner sa forme spécifique. On sent pourtant poindre l'embryon d'une organisation réticulaire typique d'une communauté « multipolaire et interpolaire ».

Deux critères paraissent expliquer cette organisation encore embryonnaire après 12 ans de guerre et d'exil :

- Le temps nécessaire à la reconstruction individuelle et communautaire

- La spécificité somalienne par rapport aux autres communautés de réfugiés aux formes diasporiques déjà étudiées (kurdes, palestiniens), à savoir la raison de l'exil qui n'est pas la lutte pour la création d'un Etat Nation, mais la destruction d'un sentiment national et la perte de l'Etat.

3.2.1 Critère : Temporalité :

« Adopter une stratégie commune signifie la formation pour les diasporas de leurs propres associations qui complètent en terme de fonctions celles des pays d'accueil. En plus de ces organisations communautaires internes, afin d'atteindre ce but, les diasporas élaborent des réseaux trans-étatiques » (Sheffer, 1996).

« Adopter », « atteindre », « élaborer » : la notion de temps est sous jacente dans le discours de Sheffer. Avec l'histoire de la communauté Somalienne, elle prend tout son sens : il faut panser les blessures avant de s'unir.

En effet, le constat d'une diaspora seulement émergente après une dizaine d'années d'exil et malgré des structures³³ qui permettent pourtant un fonctionnement immédiat laisse à penser que le groupe n'était pas préparé à une forme d'unité dans l'exil, voir même qu'il ne formait pas ou plus un groupe ethnique à l'arrivée, mais des fractions de groupe, une unité morcelée (voir 3.1) . Si la reconstruction identitaire a été décrite plus haut, le parcours associatif de la communauté prise dans son ensemble depuis 1991 en Hollande montre bien que le temps est un facteur très important à prendre en compte.

Sans entrer dans le détail de toutes les petites fluctuations liées aux événements au pays, (l'histoire ayant un cours stabilisé depuis le départ des troupes américaines en 1994-95, auquel appartiennent les nombreuses conférences de paix internationales et les augmentations sporadiques, mais régulières, d'une violence quotidienne), on peut dire que, mis à part la fluctuation des arrivées aux Pays-Bas, la communauté qui s'y trouve s'est peu à peu déconnectée des événements en Somalie. C'est sa propre histoire qui a rythmé une construction identitaire, et, hormis les deux événements à la base de ces

³³ Les hawalad, voir historique de la diaspora dans la première partie, et Pérouse de Montclos (2003).

deux fuites tragiques (1988 pour Hargeisa et le Nord de la Somalie et 1991 pour Mogadiscio et le reste de la Somalie), c'est la prise de conscience du passage de la première décennie de guerre, donc d'exil pour beaucoup qui marqué un tournant majeur dans l'organisation progressive de la communauté dont le marqueur visible sont les associations. Bien que l'évolution qui existait déjà avant allait dans le sens d'une plus grande cohésion du groupe (de la naissance d'un groupe), cette étape de la décennie a accéléré ce mouvement, pour plusieurs raisons :

- les femmes et plus généralement ceux qui, jusque là refusaient d'apprendre le Flamand car elles n'en voyaient pas la nécessité se sont mises à chercher du travail, à entamer des formations.
- Ceux dont le statut n'était pas encore régularisé après plusieurs années d'attente, et qui, jusque là, ne s'en étaient pas forcément inquiétés, vivant en Somalie dans leur imaginaire, ont commencé à s'angoisser de voir leur avenir bouché, et à chercher des débouchés ailleurs : c'est à partir de cette période que le solde migratoire devient négatif et que l'on commence à parler sérieusement des départs des Somaliens.
- Ceux qui, bien installés, ayant obtenu la nationalité, terminé des études, obtenu un emploi ont été comme secoués par cette prise de conscience : on n'est pas d'ici ! Nous sommes des réfugiés quel que soit notre statut officiel, nous avons une tâche à accomplir, une dette envers ceux qui, restés là-bas, ne reçoivent de nous qu'une pension alimentaire qui remplace l'assistance internationale et rend apathique. Comme le rappelle Sheffer (1996), c'est au comportement de cette élite qu'il convient d'être attentif, en effet, ceux-ci vont jouer un rôle fondamental dans l'évolution quasi « institutionnelle » de la communauté et la naissance dans les consciences de la diaspora somalienne.

Par delà les accélérateur ou freins géographiques à la cohésion communautaire montrés dans le deuxième chapitre, et qui témoignent d'une grande variété de situations sur tout le territoire hollandais, il existe aussi un schéma temporel commun que l'on va décrire en prenant en exemple des associations rencontrées, toutes presque « générationnelles » si l'on peut se permettre de parler de générations sur une si courte période, et chacune typique de son époque. Car l'histoire des associations somaliennes aux Pays-Bas s'effectue parallèlement au long pansement des blessures, à la renaissance d'un sentiment national écartelé.

Les étapes sont les suivantes

- Première phase (91-95): une communauté déchirée, l'impossible réconciliation
- De 1991 à la fin des années 90, des associations sur une base exclusivement clanique se fondent de façon quasi concurrente, et souvent à des fins « politiques » (supporter les factions et les Chefs de guerre en Somalie). Leurs noms ne masquent pas leur spécialisations, et elles se font de plus en plus rares tout au long des années 90. Certaines continuent d'exister, mais aujourd'hui, il n'est plus acceptable au sein de la communauté d'être officiellement factionaliste, et elles prennent donc des noms plus neutres.
- Parallèlement, des associations voient le jour qui tentent une certaine cohésion et une unification des réfugiés Somaliens, par des thématiques larges telles que : préservation de la culture somalienne, assistance administrative et sociale des réfugiés... mais ces associations sont le plus souvent éphémères, à cause de la méfiance des Somaliens envers absolument tout ce qui pouvait ressembler à de l'administration par des Somaliens, et envers d'autres Somaliens. De plus, la précarité des statuts et le système d'asile hollandais en trois phases qui correspondent à trois déménagements (parfois à l'autre bout des Pays-Bas), fait que, comme à cette époque il est encore trop tôt pour qu'une part assez large de la population ait terminé ses phases d'intégration et soit stabilisée dans une ville³⁴, beaucoup d'associations meurent car leurs fondateurs ont été séparés, et ont quitté la région. L'une d'entre elle a néanmoins subsisté de cette époque, et son fonctionnement est bien le fantôme de ces multiples tentatives : gérée par un seul homme qui tente de faire la passerelle entre les services administratifs et les réfugiés Somaliens (par des traductions de lettres, explication du système juridique, accompagnement de nouveaux arrivants et des refusés), *Africaan Stichting Somalidoon* (Association africaine Une Seule Somalie) a été créée en 1991 par un réfugié Darod Ogaden qui souhaitait éteindre la méfiance inter-clanique ou tout bonnement intra-ethnique. Si la plupart de ses aides appartiennent à la même branche des Darod, son action est véritablement destinée à toute la communauté. Cependant, son association n'a pas réussi à prendre son envol à cause de la méfiance qui, à l'époque de

³⁴ Il ne pré-existait pas de communauté somalienne d'avant guerre aux Pays-Bas.

sa création et pendant ses premières années, existait. Aujourd'hui, bien que ses activités n'aient pas réellement été étendues à d'autres secteurs, il rêve d'un double emploi politique et de reconstruction : une Grande Somalie (un véritable pan-somalisme englobant la région Somali d'Ethiopie et le Nord du Kenya), et une reconstruction depuis la Hollande grâce à son association : ses contacts sur place sont tous Darod, y compris à Hargeisa (de majorité Isaaq).

- Phase transitoire (94-97): Stabilisation d'une partie de la communauté et apparition des questions d'intégration et d'éducation des enfants .

Ce n'est qu'à partir de la grande vague de naturalisation entre 1996 et 1998 qu'une partie de la population s'est trouvée stabilisée et s'est sentie assez protégée pour pouvoir engager un processus différent. Celui-ci a été motivé par les questions alors émergentes au sein des familles enfin fixées au niveau géographique touchant d'une part à l'intégration³⁵, d'autre part à la transmission d'une culture aux enfants (langue et plus généralement civilisation). Ces thèmes avaient l'avantage de ne pas présenter de caractère ambigu quant à la relation des fondateurs (souvent déjà sur une base pluri-clanique) à la Somalie, ni quant à la destination des cotisations des membres.

Parmi ces associations, nombreuses à voir le jour, et qui, pour la plupart, continuent de fonctionner efficacement aujourd'hui, la SOMVAO : Le pôle d'Amsterdam, née en 1996 d'un petit groupe de personnes issues de clans différents, bien conscients alors que les seuls sujets possibles étaient des groupes de discussion sur les problèmes culturels auxquels étaient confrontés les Somaliens, et des cours de langue pour les enfants et la seconde génération, ainsi qu'un peu de médiation sociale. C'est actuellement la seule association réellement reconnue pour son intégrité à Amsterdam : ses fondateurs ont gagné leur pari de ramener une cohésion de groupe, par des thèmes unificateurs.

³⁵ La confrontation avec le système néerlandais a été assez conflictuelle, et est toujours source d'une mutuelle incompréhension. Une anecdote souvent citée traduit bien ce climat : lorsque des enfants -dont leurs professeurs trouvent qu'ils ont une attitude étrange en cours- sont interrogés par les assistantes sociales, ils leur répondent sans les regarder dans les yeux (regarder un adulte dans les yeux est interprété comme une défiance en Somalie, alors que c'est compris comme un signe de franchise et de bien être moral aux Pays-Bas). Celles-ci traduisent ce comportement comme un mal être lié à une situation familiale (réalisant alors que soit l'enfant vit seul avec sa mère, soit avec celle-ci et son compagnon du moment). Plusieurs cas m'ont été racontés de retrait d'enfants somaliens à leur famille, celle-ci étant soupçonnée de maltraitance à leur égard. Les familles ont bien entendu extrêmement mal vécu ces événements d'une part pour la perte de l'un des leurs, et d'autre part car ils cherchaient à savoir ce qui, dans leur comportement, indisposait leurs hôtes.

- Deuxième phase (1996-2003) : Consolidation d'un sentiment communautaire, baisse publique du clanisme, naissance du clanisme positif

La communauté somalienne aux Pays-Bas était (et reste) trop restreinte pour que cet l'exclusivisme activé à l'arrivée ne fonctionne longtemps. C'est dans cette phase que la plupart des associations claniques, si elles ne périssent pas, changent de nom pour des noms plus discrets (à part les minorités, qui dans l'exil revendiquent leur identité divergente et allient souvent leurs noms à des associations pour les droits de l'homme).

- Le clanisme positif : si les associations basées sur la discrimination clanique ont disparu au moins des langages officiels, une autre forme de clanisme est apparue plus récemment, appuyé sur une discrimination positive, partant du postulat suivant : si la Somalie est infestée de factionalisme, si un Somalien du pays ne peut participer à une action collective par méfiance, alors, il faut combattre le feu par le feu ; Il existe donc aujourd'hui des associations qui utilisent leurs réseaux claniques dans un but de reconstruction du pays et « d'éducation à la paix ». Ainsi, HIRDA, née en 1998, s'appuie sur un réseau Darod Marehan et son territoire actuel (où il domine en nombre) dans la région de Baardheere pour construire une école, recruter des instituteurs... (voir 3.3.2).

- Troisième phase : l'ère des fusions et de l'union, (2002... ...) et naissance des nouveaux reer

- Associations sur le thème de l'intégration commencent à avoir des contacts avec leurs pendants à l'étranger et même à organiser des voyages de jeunes Somaliens vers d'autres pays d'accueil de la diaspora. C'est le cas de la SONECA de La Haie, qui organise depuis un an des rencontres sportives entre les jeunes somaliens de Hollande et ceux de Norvège l'année dernière, et de Grande Bretagne bientôt. Ces voyages sont l'occasion pour ces associations jumelées d'organiser des quiz sur la Somalie, des débats sur les thèmes culturels qui intéressent les jeunes, et aussi, et surtout, de leur montrer des vidéos de « leur » pays, et de leur rappeler implicitement qu'ils auront un rôle à jouer, plus tard, chez « eux ».
- Associations en Hollande issues de différentes villes fusionnent vers une organisation plus centrale

La plupart des organisations créées depuis 1996 tentent aujourd'hui des premières actions communes, trans-somaliennes, établissent des contacts avec les autres pôles de la diaspora, afin de comparer les problèmes d'intégration. A terme, rassembler les siens (Clans en Hollande puis Reer Hollande) pour agir ensemble dans le pays d'accueil et a terme d'une façon transversale, par réseaux superposés.

- « Union Somalienne » : Il s'agirait d'une association commune évoquée lors de la conférence du 15 Juin. Peut-être a t'elle vu le jour, peut-être ne naîtra t'elle jamais. Il s'agirait d'une association regroupant des membres de divers clans et diverses associations, menant des actions de développement, paix et reconstruction en Somalie, financée par la communauté dans son ensemble (projet de ses « fondateurs »). C'est la première fois de l'histoire du Reer Hollande qu'une conférence mène dans le calme à la discussion d'une action conjointe (de clans ennemis sur le terrain) à destination de la Somalie.

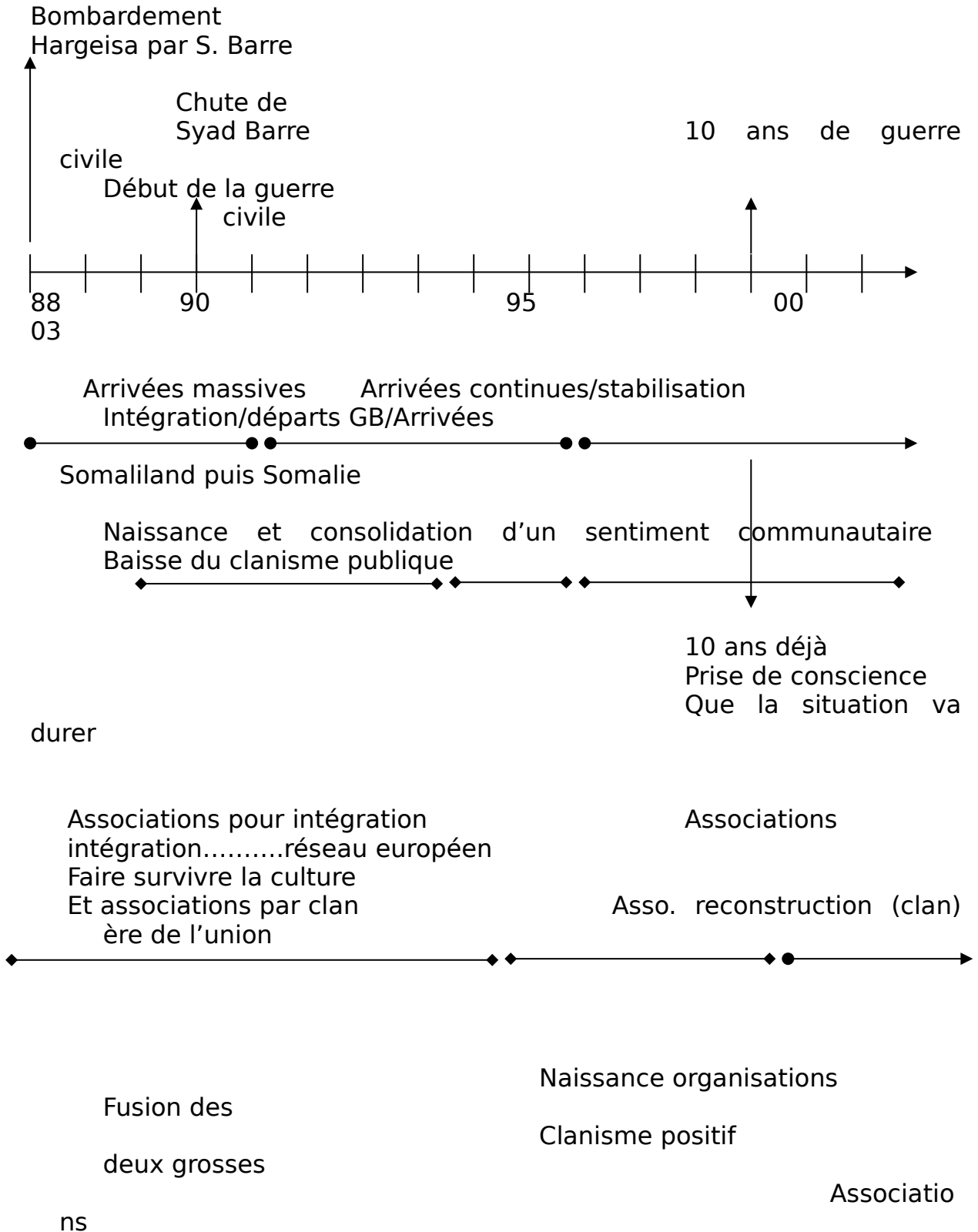
Ce n'était pas une stratégie : fuir- s'installer, se faire une situation- renvoyer des compétences (matérielles, économiques ...) aux pays. L'ordre fut bien celui ci, mais les parties étaient décousues les unes des autres. La pensée s'effectue au présent. Fuir, maintenant. Etre un réfugié- tenter de ne plus être un réfugié (un assisté)- Devenir citoyen hollandais (!!!) Puis le réveil de la mémoire, la situation du pays. Ne pas être un citoyen hollandais. Ce processus a pris plus de cinq ans, partout dans le monde, et aujourd'hui, après douze ans, des connexions s'établissent entre les petits pôles.

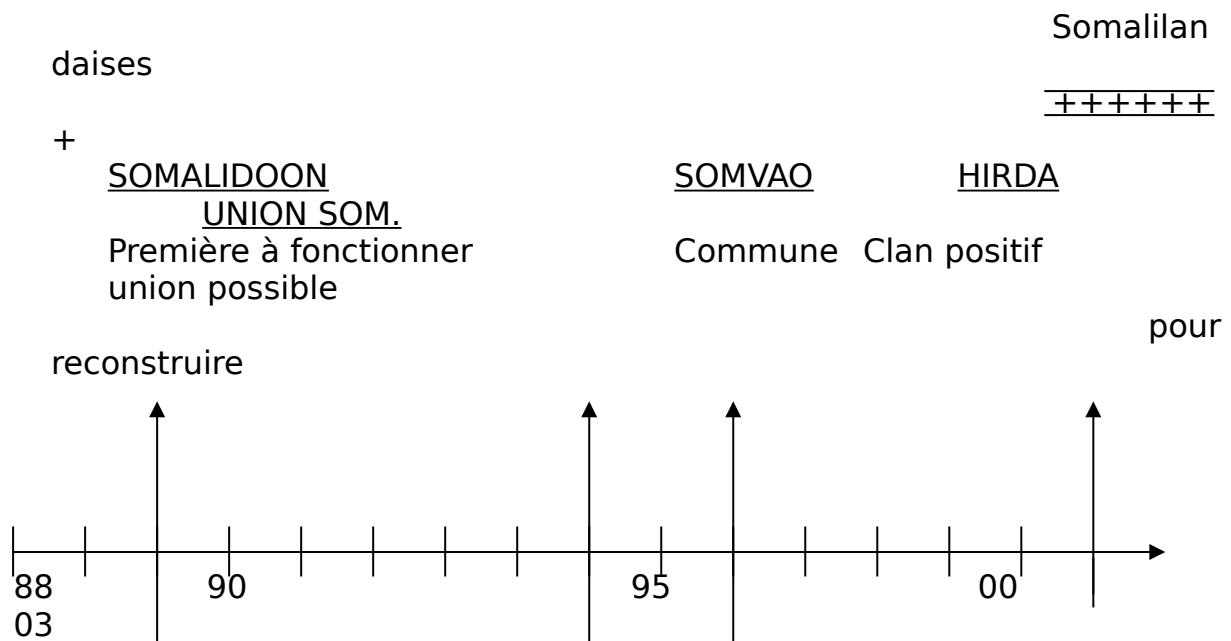
La frise page suivante permet d'observer, pour l'exemple de la communauté somalienne aux Pays-Bas, les étapes dans le temps de la construction d'une identité commune et de la dotation d'institutions communes.

LES ETAPES DE LA PRISE DE CONSCIENCE DIASPORIQUE

DES SOMALIENS AUX PAYS-BAS :

La compréhension de l'évolution identitaire par les associations





3.2.2 Comparer pour mieux comprendre. Critère : la cause de l'exil.

La confrontation avec une « communauté dans la communauté » Somalienne, les Somalilandais permet d'aborder un point nouveau, qui vient enrichir une réflexion sur la genèse des diasporas d'un nouveau critère : la cause de l'exil et le cadre stato-territorial du pays d'origine.

Une fois posés les trois points de divergence dans ce cadre de deux communautés (exil nationaliste/Existence-Absence d'un Etat/Retours et Diaspora), une présentation de deux évènements organisés au sein de chacune des communautés, chacun de ces évènements se rapportant à son niveau à l'organisation diasporique, permet d'affirmer que, plus que des stades différents de leur développement, les diasporas somalienne et somalilandaise présentent des formes très différentes, mises à jour par une analyse effectuée sous l'angle de vue du critère sus-cité.

Une brève introduction à la communauté somalilandaise aux Pays-Bas est nécessaire à l'étude qui suit :

Il est officiellement impossible de distinguer un réfugié Somalien d'un réfugié Somalilandais, puisque ce second pays n'est reconnu par aucun Etat. D'après des

responsables associatifs, moins de 10% de la population enregistrée comme Somalienne en Hollande est originaire du Somaliland, ou Région Nord-Ouest de la Somalie. Bien que cette communauté soit très étroite et très dispersée, elle est très structurée et réussit à organiser des événements où le taux de participation est très élevé. (par exemple plus de 500 personnes étaient présentes lors de la fête organisée par des associations du Somaliland à l'occasion du 12^{ième} anniversaire de la République du Somaliland (soit ¼ de la communauté, sachant que tous ne sont pas militants de la nouvelle nation et que la très grande majorité s'était déplacée depuis toute la Hollande pour l'occasion).

Malgré la grande différence numérique, il semble intéressant de distinguer les deux communautés et de comparer le cas des Somaliens avec celui leur double organisé (personne n'hésite à rappeler l'unité linguistique, religieuse, soit ethnique ou culturelle de ce peuple de la grande Somalie : les Somali). Cette comparaison qui reste au sein d'un groupe, permet d'avoir accès à la majorité des biais et à des particularismes qui peuvent être oubliés dans une comparaison avec une communauté approchée uniquement par des lectures. Néanmoins, la comparaison avec d'autres est nécessaire et on peut rappeler celle établie par Griffith entre les Communautés Somali et Kurdes de Londres, qui prend en compte le critère évoqué, l'approfondissant par un long examen des situations dans les deux territoires d'origine. L'ouvrage collectif de Koser et Al Ali est aussi une source de comparaison, puisque, instrument théorique indispensable, chaque chapitre est illustré par un cas concret ; dans cet ouvrage apparaît la description de la diaspora érythréenne institutionnalisée qui est une excellente comparaison avec le cas des Somalilandais.

- La lutte pour la récupération de l'indépendance du Somaliland, dont le peuple a été trahi par Syad Barre qui a nié leur égalité avec les autres Somaliens en fait un exil nationaliste au même titre que les Kurdes ou les Palestiniens, ou encore les Erythréens. En effet, les Somalilandais ont commencé à s'exiler en masse en 1988 alors que l'armée nationale bombardait leur capitale, Hargeisa³⁶. Dès lors, la volonté de s'organiser est présente dès les premiers jours de l'exil ainsi que des réseaux transnationaux complexes (échange d'informations, organisations politiques, création de réseaux actifs, de lobbies...) A l'inverse, avant de penser à une lutte pour la paix, la reconstruction de leur pays ou la réconciliation nationale, les autres Somaliens devaient ré-apprendre à se

³⁶ Et l'exil des élites avait commencé bien avant, formant dans les premiers pays d'accueil une base intellectuelle.

faire confiance, et ce processus s'est étalé sur les dix premières années de leur exil. Ceci devait passer par l'inexistence de projets à destination de la Somalie, puisqu'une organisation aurait été obligée de choisir un lieu, donc un clan bénéficiaire, sans aucune assurance du bon usage de leurs fonds. Si l'on voulait former des associations supra-claniques, il fallait commencer par créer des activités culturelles ici même. Bien qu'il y ait aussi des méfiances inter claniques entre Somalilandais, tous avaient été visés par la répression du sud, tous avaient été bombardés par les avions de Syad Barre (leur propre président à l'époque). Celle n'empêchait donc pas de s'organiser. Et cette répression sans distinction de clan a contribué à former un sentiment d'appartenance commune, une « communauté de souffrance » pour reprendre le terme de Pérouse De Montclos³⁷. Les situations d'exil nationaliste et d'exil par déchirure nationale sont donc, dès l'origine, la base de formes diasporiques très différentes.

- L'existence d'un Etat, l'ancienneté de la diaspora somalilandaise (pas nécessairement aux Pays-Bas, mais dans les pays anglophones, par exemple), lui permettent un fonctionnement plus organisé et mieux articulé que les autres. En effet, les associations qui organisent des activités aux Pays-Bas et au pays sont en relation étroite avec les autres associations du Somaliland en Europe et ailleurs. Les associations Nomade et SOLVAO qui fonctionnent déjà d'une façon centralisée à l'échelle des Pays-Bas et non au niveau local comme la plupart des associations somaliennes, et qui sont en voie de fusion, sont aussi sur le point d'être intégrées à un réseau européen d'associations de Somalilandais.
- Raisons du refus de rapatriement différentes³⁸: les Somalilandais se sont exilés dès les années 80, avant la faillite de l'Etat car combattu par celui ci. Aujourd'hui, même si ce nouveau pays possède un gouvernement, un président, et, depuis peu, des élections apparemment libres et démocratiques, le pays est encore en ruine, et son isolement diplomatique l'empêche de recevoir des aides internationales (Hargeisa n'étant officiellement qu'une capitale régionale). C'est donc la diaspora qui joue le rôle de bailleur de fonds et d'investisseur. Il apparaît donc nécessaire aux yeux des membres de

³⁷ Il utilise cette expression dans un tout autre contexte : « la communauté de souffrance des Somali d'outre mer n'a pas fourni de dénominateur commun suffisant pour aider à reconstruire un Etat Nation fondé sur le mythe du retour ». Dans le cas des Somalilandais, c'est l'inverse qui s'est produit. (MA PdM,2003).

³⁸ Bien que ne reconnaissant pas le Somaliland, la plupart des pays d'accueil reconnaissent qu'il existe de facto une zone pacifiée dans le Nord Ouest du pays, il existe d'ors et déjà des programmes de retour « volontaire » à destination de ce pays organisées par OMI, HCR et pays hôtes. Le Somaliland tente de monnayer ces rapatriements forcés contre sa reconnaissance par la communauté internationale.

cette diaspora de ne pas rentrer au pays avant d'avoir atteint un niveau économique et une qualification suffisants. La nécessité communautaire de ne pas rentrer aux pays apparaît aux yeux de la plupart des Somalilandais comme un devoir national. Les autres Somaliens n'ont pas acquis cette conscience collective d'une responsabilité ; ceci est dû d'une part au fait que la réflexion sur un retour n'est pas encore réellement justifiée (bien que quelques zones soient plus stables que d'autres), d'autre part à un sentiment de culpabilité collective non assumé devant la déchirure nationale (décrite par N. Farah, 2001).

Deux évènements organisés à moins d'un mois d'intervalle par chacune des communautés permet une efficace comparaison du stade et de la forme de chacune des diasporas³⁹. Le premier, célébrant l'anniversaire de l'Indépendance du Somaliland, a été organisé par deux Associations en cours de fusion (l'une située à Amsterdam, l'autre basée à Utrecht). Ce sont les deux grandes associations qui couvrent la majeure partie des activités de la communauté aux Pays-Bas. Il s'agit pour la seconde d'une conférence organisée à La Haie par un comité de 5 associations Somaliennes intitulée : « rencontres Somaliennes » (« *Kulanka Somalida* »). La date ne correspond à aucune célébration communautaire, mais a été fixée en raison de la venue aux Pays-Bas d'une intellectuelle active de Mogadiscio. Sur l'imprimé qui faisait office d'invitation à la fête de l'indépendance, avec le descriptif du déroulement de la journée et des différents débats, figure le terme : « *Dadka reer Somaliland* », littéralement « le courant des gens du Somaliland », le courant qui ne se comprend pas ici comme une affiliation de type politique, mais comme la traduction du mot « diaspora » ; la plaquette de présentation de la conférence somalienne évoque, elle « *jaaliyadaha dibadda* »⁴⁰, c'est à dire, « la communauté de l'extérieur », un terme beaucoup plus statique que le précédent. Ainsi, la première réunissait sa diaspora d'une façon parfaitement consciente, alors que la seconde était en train d'établir des connexions et de réfléchir à sa forme.

³⁹ Comme on le montre, il s'agit bien de deux diasporas différentes, par leurs origines et les buts poursuivis. Cependant une ambiguïté persiste dans la mesure où elles utilisent les mêmes infrastructures : les Hawalad, et dans la mesure où certaines personnes (jouant parfois un rôle important), sont actifs dans les deux cadres, se disant Somalilandais convaincu ou croyant à un futur rapprochement des deux parties dans une confédération. Comme je l'indique dans la note du début, la limite est extrêmement floue entre les groupes.

⁴⁰ Une recherche sur Internet présente nettement plus de réponses pour le mot « Dadka » que pour le mot « jaaliyadaha dibadda », sur des sites aussi bien Somalilandais que Somaliens.

Fête de l'indépendance (18 mai 1991- 18 mai 2003)

Environ 400 à 500 participants. Femmes, familles, hommes, de tous âges, de tous milieux. Beaucoup de femmes vêtues ou coiffées du drapeau du pays (Somaliland !!). Après un long discours rappelant leur histoire (depuis les Anglais, jusqu'au massacre de 1988, et bien-sûr la reprise d'indépendance en 1991), des chansons à la gloire de ce nouvel Etat, des danses traditionnelles des femmes sur les mots patriotiques, drapeau levé (cette rencontre est avant tout une célébration), cette effervescence joyeuse céda la place à une heure de gravité : un débat s'était ouvert sur les devoirs des membres de la diaspora. C'était bien de diaspora qu'il s'agissait, et je me retrouvais au cœur du processus de création et du fonctionnement diasporique que je recherchais (en vain ?) chez les autres Somaliens. Trois femmes, trois hommes, tous très actifs dans les associations ou indépendamment, tous d'âges et de formations différents, visiblement, aussi, ayant divers degrés d'interprétation de la religion et de la tradition (femmes avec ou sans voiles, habillées traditionnellement ou à l'occidentale -parfois en jupe courte, hommes en costumes, hommes en galabya/chapeau djiboutien). Les questions soulevées mettent en évidence les interrogations profondes que se posent les membres de cette diaspora:

- Doit-on être politisé ? (Soutenir financièrement des partis, faire pression sur sa famille lors de campagnes électorales, ou simplement donner un avis politique) ?
- Comment doit être notre installation ici ? (intégration ? assimilation ? autarcie ?)
- De quelle façon doit-on éduquer les enfants ici ?
- Quel type d'actions et de projets doit-on soutenir là-bas ? (mosquées, écoles, hôpitaux, agriculture...)
- Est-ce bien d'investir là-bas d'une façon personnelle (le + souvent dans la construction de villas privées), ou vaut-il mieux participer à un projet collectif ?
- Comment créer de l'emploi là-bas ?
- Comment lutter contre la fuite des cerveaux ?

La diaspora du Somaliland est dans sa forme assez proche de la diaspora Erythréenne décrite par Khalid Koser qui a finalement été institutionnalisée. Cependant, les choix qui ont été fait par l'Etat diffèrent, et la diaspora n'est pas prise en compte au moment d'élections (il s'agit aussi d'une question pratique : où voter lorsqu'on n'a pas de représentation officielle ?). Mais, bien que non institutionnalisée (n'étant pas

considérée dans la constitution) la forme prise relève exactement des points énumérés par K. Koser : « canaliser les énergies de la diaspora » (bras actif hors du pays pour une cause nationale), « mobiliser des contributions financières, contrôler des réseaux politiques autonomes » (la dernière partie de la citation n'est pas vérifiée pour les Somalilandais, qui se tiennent officiellement hors du débat politique).

Rencontres Somaliennes, le 15 Juin 2003 : « Rôle de la communauté de l'extérieur dans la participation à la paix et à la reconstruction de la Somalie ». (voir en annexe, la transcription de la conférence).

Les organisateurs ont fait correspondre la date de la conférence avec la venue d'une représentante Somalienne d'une association de Somalie, et les invités d'honneur comprenaient aussi des membres d'associations en Norvège. Il s'agissait d'un appel aux Somaliens « de l'extérieur » à la participation. On est loin des questions de fond qui s'étaient posées pour le Somaliland. A la question de l'avenir posée dans la plaquette de présentation de la fête du Somaliland (« *Himilooyinka Mustaqbalka* »), s'oppose une réflexion ici complètement inscrite dans l'action présente : tout est à construire. La question politique était en toile de fond, sous-tendait toute la réunion (on ne peut parler de paix ou de reconstruction sans qu'il ne s'agisse d'un sujet politique) mais elle n'a jamais été abordée directement (ça n'est pas le plus urgent, et ce pourrait être un sujet de division qu'il faut éviter à tout prix). La question était « comment aujourd'hui peut-on agir ensemble contre les seigneurs de la guerre, prendre notre rôle dans les processus de paix assiégés par les seigneurs de la guerre, sur quels critères choisir des objets et des lieux de reconstruction sans heurter des sensibilités, ici pour les personnes versant une cotisation, là-bas pour ceux qui sont encore malgré leur raz le bol dans une logique de clan et de méfiance ».

Au cours de cette conférence, outre les questions qui étaient posées et qui reflétaient la temporalité et la spécificité de cette diaspora de réfugiés issus d'un exil non nationaliste, est apparu le fait qu'une réelle prise de conscience diasporique était en cours : sur le rôle de bras actif canalisant les énergies exilées dans un but, par le fait que des membres d'associations somali non-néerlandaise étaient présents, par cette utilisation, dont la traduction est maladroite, du terme : communauté de l'extérieur, et qui n'est pas celui qui, vraisemblablement, a été consacré par des éléments plus modernes de la diaspora,

par de fréquentes allusions, enfin, à d'autres communautés de réfugiés qui présentent une organisation active.

Kulanka somalida

somaliland

3.3 « Articulation des territoires et emboîtement des identités » : Diaspora et reconstruction

Les modèles géographiques qui se dessinent à partir de ces analyses prennent plusieurs formes qui font participer les différents niveaux de la diaspora, dans lesquelles la rencontre de celle-ci avec d'autres modèles d'organisation de l'espace (continu, aréolaire ou réticulaire) va entraîner une superposition des systèmes qui complexifie le schéma global de la forme que pourra prendre la participation de la diaspora à la reconstruction en Somalie. C'est ici que vont s'exprimer géographiquement, d'une manière hypothétique, les différentes approches qui ont été abordées au cours de l'étude :

- Diaspora et nomadisme (les hypothèses ont été posées à la fin du paragraphe consacré au nomadisme).
- Diaspora et réfugiés
- Les nouveaux Reer
- Le clanisme positif
- Le Nationalisme positif.

On tentera de prendre pour modèle des formes de recomposition nationales déjà étudiées.

3.3.1 Marc Lavergne et l'exemple du sud soudan (Sud Soudan : guerre tribale, Jihad Islamique ou genèse de la Nation ? in Cambrezy, 1999.).

On peut s'appuyer sur les thèses développées par Marc Lavergne, qui allie l'étude de la recomposition identitaire à celle d'une recomposition territoriale au Sud-Soudan.

Il y expose une théorie sur la recomposition territoriale après l'exode et la guerre . Afin de développer et d'enrichir une telle partie, on pourra s'aider de la proposition faite par Rolland Breton de comparer dans une grille les allégeances identitaires et les allégeances territoriales.

Voici la proposition d'une description par étapes chronologiques de Marc Lavergne :

- Territoires tribaux, limites coloniales
- Recomposition par la guerre, les déplacements de population, les pertes de bétail...
- Naissance de nouveaux territoires, ceux, quotidiens, du camp et des quartiers spontanés, ce mélange dans les quartiers populaires des grandes villes de toute sorte de population entraîne la naissance d'un territoire plus grand, le Soudan, avec un sentiment d'appartenance qui se renforce. Cette étape est décrite pour les réfugiés à l'intérieur du Soudan, mais on peut l'élargir à un mélange international.

Pour les Somaliens, on ne peut pas complètement calquer ce modèle, mais élargir leur territoire à l'espace mondial, aux quartiers de villes qu'ils ont investies (Bassateen au Yémen, Tower Hamlet en Grande Bretagne, Schilderswijk à La Haie, des quartiers de Toronto...). Les mélanges de population dans ces quartiers entraînent une refonte des identités personnelles, et par la même de l'identité somalie tout entière ; et surtout, la création de réseaux nouveaux qui transformeront peut être à terme le territoire somali ou la Somalie. Cette partie d'une étude pourrait être enrichie par des hypothèses plus précises appuyées sur les résultats de la recherche présentée ici :

3.3.2 Réseau clanique comme facteur de reconstruction (positive ?) : une hypothèse attachée à une forme géographique particulière ; réconciliation nationale ou fronts pionniers ?

Pour la population somalienne des Pays-Bas, depuis la fin des associations liées à des factions claniques et l'apparition d'un ton politiquement correct qui empêche de se revendiquer militant de son clan, en même temps que la réunion de personnes d'origines diverses a été possible, il est apparu que le clan était, pour l'instant, la seule entité capable d'organiser des projets de développement en Somalie. En effet, il est encore trop tôt pour que les personnes participant à des activités communes en Hollande soient prêtes à financer des projets hors du territoire traditionnel de leurs ancêtres (comment être assuré que cela ne desservira pas leurs parents, restés aux pays, à qui ils envoient

déjà de l'argent, et qui, eux, ne bénéficieront pas d'une école, d'un puit ou encore d'un hôpital.).

Au travers de l'exemple d'une association, HIRDA, qui a développé un réseau international de collecte d'argent, et réussi à obtenir des fonds complémentaires extérieurs à la diaspora (financement associatif néerlandais et des premiers contacts pour obtenir des financements venant des agences internationales présentes à Nairobi), on donnera les pistes d'une étude qui s'intéresserait à l'étude de l'emboîtement des échelles dans la diaspora, montrant que cette organisation, certes réticulaire, ne se départit pas d'un type d'organisation, ici hiérarchisée. Une descente à l'échelle locale dans une des zones d'implantation de l'association va révéler aussi un vice dans le discours au pays d'origine : la zone en question est une zone de contact entre plusieurs clans, dès lors, qu'en est il de cette reconstruction (ici la construction d'une école) : réconciliation nationale ou front pionnier ?

HIRDA fait partie du comité d'organisation des « réunions Somaliennes », et appuie, dans ce cadre, la création d'une association de reconstruction unitaire.

Un groupe de Darod Marehan- hollandais s'est organisé afin d'effectuer des collectes de fonds pour financer un projet qu'ils avaient choisi parmi beaucoup d'autres comme étant la plus urgente des priorités : l'éducation.

S'appuyer sur les liens de confiance au pays (famille, clan dans le lieu d'origine) semblait le seul moyen d'agir sur le long terme, tant la confiance n'était pas encore rétablie entre les différents éléments en Hollande : sur quels critères choisir la localisation du projet (il fallait que des personnes de clans différents acceptent de financer ensemble un projet qui irait dans le clan de ceux qui ont tué des membres de leur famille, ou simplement qu'ils acceptent de confier leur cotisation à un gestionnaire en qui ils n'avaient pas confiance), de même sur place, en Somalie, la question du clan se posait plus qu'ailleurs, afin de créer une structure qui avait disparu depuis huit ans : une école. Cette organisation se sert du lien clanique afin de développer le petit bout de territoire sur lequel vivent leurs ancêtres et leurs proches restés au pays. Ceci pouvait être mal perçu par un observateur extérieur ou même par la communauté. Mais, - et ce

n'est pas le cas pour une action destinée au pays d'accueil- s'appuyer sur le clan est aujourd'hui encore vitale pour l'entreprise. C'est un gage de confiance. Cependant, des réseaux personnels hors-clan ont aussi été utilisés : le président de l'association, ancien élève de l'école d'ingénieur de Mogadiscio a fait appel à un ancien camarade de classe afin de concevoir l'école et superviser les travaux. Celui-ci était resté à Mogadiscio, et n'avait pas, bien entendu, de travail régulier en tant qu'ingénieur.

Sur place, à Baardheere, les habitants ont été mobilisés pour la construction, afin de se sentir aussi propriétaires et responsables de l'école.

Construction du réseau clanique international :

En Hollande

- Comité de 9 personnes ici, toutes les décisions sont prises en Hollande, avec un contact téléphonique quotidien à Baardheere (Darod Marehan).
- 200 Membres donateurs (minimum 10 euro/mois) (Darod Marehan).

En Somalie :

- Professeurs (habitent la ville ou au moins la région). Salariés.
- Ingénieur (Mogadiscio, autre clan)
- 200 Ouvriers (ville/régions, volontaires nourris).
- Escorte armée payée afin d'acheminer le matériel de construction depuis Mogadiscio (3 jours de route).
- Radios locales utilisées pour relayer l'information, informer de la tenue de conférences, de formations (certains journalistes avaient gardé des contacts avec d'autres restés au pays, et restés intègres).
- Contacts avec des intellectuels locaux : Certains de ceux qui ne se sont pas exilés se sont investi dans des associations, afin de recenser les victimes ou établir des dossiers sur les criminels. Ils s'échangent des informations essentielles sur l'évolution des mentalités et la situation dans le pays.

Kenya :

- 1 contact clé (Darod Marehan), un représentant de leur clan qui cherche des contacts afin de diversifier l'origine des fonds (ONG, Ambassades et organisations

internationales présentes à Nairobi). Non salarié, mais perçoit une indemnisation de ses frais.

Royaume Uni

- 4 responsables d'associations (Darod Marehan) à Leicester (dormant ou collecte de fonds)

Etats-Unis

- 2 contacts (Darod Marehan) collectent de l'argent auprès de la communauté (1500\$/mois) : ils choisissent sur quel projet va aller leur argent.

Depuis, le champ d'actions de l'association a été étendu à la construction de puits dans la région de Abudwak (Darod Marehan), zone contact avec le Puntland (région autonome jusqu'au rétablissement d'une stabilité dans le pays, à majorité Majerteen, appelée aussi par ses détracteurs la Majerteenyia), la diffusion d'informations et de flash « éducatifs » via les radios locales, et en l'organisation de mini conférences de paix locales dans les deux régions. Le lien clanique a été utilisé comme entrée en Somalie, comme assurance d'un déroulement continu et reconnu sur du long terme. Car si on peut nier le clan en Hollande, du moins en publique, cela semble impossible en Somalie : Tous les acteurs ont besoin de s'appuyer sur ces liens de solidarité afin d'entreprendre des actions de paix ou de reconstruction, comme une façon de soigner le mal par le mal ; commencer par ce lien pour développer d'autres contacts transversaux par la suite.

Si le projet de l'école fonctionne, les entrepreneurs ont envie de continuer en créant une université. Parallèlement, ayant prouvé à des financeurs externes (ONG internationales) la fonctionnalité de leurs projets, et le dynamisme de leurs partenaires, ils obtiennent des fonds supplémentaires afin d'engager de nouveaux projets : santé avec des hôpitaux, un traitement des eaux usées, des projets d'autofinancements des femmes, des projets comparables à ceux qui existent dans les pays sujets à l'aide au développement, avec cette différence que si le financement provient aussi en partie des fonds destinés à la coopération des pays riches, les actions seront entièrement lancées et prises en charge par la communauté expatriée (c'est leur condition pour accepter l'argent). De plus, la

participation financière de la communauté est un pré-requis, et, dans ce cas, pré-existait à la demande d'une aide.

Deux voyages par an sont effectués à Baardheere par l'association en Hollande afin de :

- voir les avancées des projets
- partager l'expérience vécue aux Pays-Bas, encourager les personnes sur place à s'organiser, à investir l'argent de la diaspora. Informer les personnes restées des difficultés de leurs compatriotes exilés en Occident, et des concessions qu'ils s'imposent pour leur envoyer de l'argent (ce qui permet aussi de créer un lien entre la diaspora et la population restée sur place, et de faire baisser les tensions qui pourraient exister à leur retour.)

Les connexions se font petit à petit avec les pays tiers : le représentant de Nairobi n'a été contacté que quelques mois auparavant.

Capitale ou grande ville, nouveau maillage du pays :

Bien qu'il n'y ait plus de réelle administration, c'est toujours à Mogadiscio que se concentrent les savoirs (et savoir-faire), ainsi que les différents interlocuteurs nécessaires (ici à la construction d'une école, pour un autre projet, d'autres besoins). Ainsi, ce système pourrait être à l'origine d'une re-crédation de voies de communications (plus sûres ?). On peut aussi penser aux doubles conséquences de cette forme de développement en réseaux : développement parcellaire du territoire, avec des relations directes à la capitale, qui serait à l'origine d'un nouveau type de réseau urbain, ou réseau de services au sein du pays, et de l'atrophisation de gros bourgs régionaux, devenus inutiles à un tel système. Ce qui vient d'être énoncé représente un schéma idéal d'un développement réticulaire, et qui se doublerait ensuite de façon aréolaire autour de l'aire de reconstruction, mais il importera, pour une étude de ce type, de ne pas oublier l'existence de systèmes antérieurs : le système migratoire des nomades, et les étapes de la route, et un système de réseau urbain mis en place ou renforcé lors de la colonisation puis à l'indépendance. Il sera essentiel d'acquérir des connaissances profondes dans ces domaines afin de ne pas faire d'erreur tant sur la question « sur quoi se grefferait ce nouveau système », que sur celle d'une certaine permanence des lieux. De plus, une étude attentive des relations interclaniques aux différentes échelles devra être entreprise.

Ce type d'action n'est pas isolé depuis les pays d'accueils. A terme, l'impact sur la reconstruction et la participation de sous-diasporas claniques –sous réseaux internationaux- peut entraîner un développement du pays en peau de léopard (avec des tâches de développement dans le pays de petites actions ciblées ayant eu du succès étendues à d'autres secteurs d'activité: une école seule engendre un début d'élite), ou encore appuyer, par des zones de développement différentielles, un morcellement déjà effectif du pays.

Ces hypothèses impliquent :

- une étude à grande échelle : sous-région, ville..., en Somalie, avec un terrain long sur place.
- une étude à l'échelle du pays en deux phases : recensement des associations se réclamant du « clanisme positif », ou de la reconstruction dans sa zone (comprendre son territoire clanique) d'origine, et tentative d'extrapolation de ceci avec les résultats recueillis sur le terrain.
- Une enquête auprès des donateurs, dans les pays d'accueil.

EXEMPLE D'UNE RECHERCHE CARTOGRAPHIQUE POUR LES DIASPORAS :

L'association Hirda et le développement de Bardheere

3.3.4 Les Nouveaux Reer

Parallèlement, aux Pays-Bas, la communauté aussi s'organise de mieux en mieux, et des pas sont franchis vers des actions communes : lancement d'un projet-test commun sur place pour, s'il fonctionne, exporter l'action commune en Somalie, et monter de vrais projets de « la communauté somali-hollandaise » (Reer Holland ?) .

En effet, il s'agit là d'un projet élaboré lors des Rencontres Somaliennes, les premières dans l'histoire du Reer Holland qui se soient terminées sur un accord). Ceux-ci veulent d'une part

- participer à des actions concrètes d'information et d'éducation dans le pays.
- D'autre part médiatiser le conflit somalien afin d'obtenir des aides et surtout une reconnaissance de la diaspora par la communauté internationale, qui neutraliserait les seigneurs de la guerre.

Une autre forme spatiale de la participation à la reconstruction, qui est pour l'instant à l'état d'embryon est la naissance de cette identité trait d'union. Tant que les Somaliens de Hollande ne sont pas confrontés à ceux qui se sont exilé dans les autres pays, leur seule et première identité est Somalien, et la création d'associations unies pour des actions transversales unies est une nécessité. Mais leur savoir-faire associatif est né en Hollande, s'ils ont eu à se former, c'est à la manière hollandaise, et les répercussion sur la manière dont ils vont effectuer leurs missions seront existantes. Leur action unie se fera parallèlement à d'autres actions unies de Somaliens ailleurs, si bien qu'on peut imaginer à terme une compétition des « nouveaux reer » dans la reconstruction, et dans les nouvelles formes d'organisations spatiales. Bien entendu, les connexions qui sont en cours entre les différents pôles de la diaspora laissent à penser que dans l'avenir, il pourra aussi s'effectuer des actions conjointes, transversales et multipolaires, qui viendront s'ajouter aux tâches de léopard et aux nouveaux territoires de nouveaux Reer, mais cette dernière phase se couplera sans doute avec une reconnaissance et une action internationales, et couvrira sans doute la totalité du territoire. Je n'ai trouvé aucune étude sur les nouveaux territoires du Somaliland, qui malgré toutes les différences qui ont été énoncées, aurait pu être un exemple d'anticipation du fait de la structure sociale similaire.

Il ne faut pas non plus négliger la proposition récurrente parmi les réfugiés Somaliens, qui consiste à recréer un village avec des amis et des alliés, rencontrés aux Pays-Bas, qui seraient des *reer* de taille plus petite, dont les habitants seraient la plupart du temps tous issus du même pays d'accueil :

C'est le rêve d'un retour et de la construction d'un village avec ses amis et sa famille, c'est l'espoir d'avoir un jour une relation triangulaire « village-Mogadiscio-Amsterdam ».

Beaucoup de Somaliens rencontrés nourrissent le rêve de créer leur village avec leur famille ou leurs amis d'ici, mais étant citadins, d'en gérer le développement tout en ayant un pied à terre dans la grande ville la plus proche, ce qui créerait des groupements intéressants : autour des grandes villes (Mogadiscio, Galkayo, Kismayo...) se créeraient dans un rayon relativement étroit des villages « à thème » : par pays par exemple, reproduisant ainsi des modes de fonctionnement et peut-être même des types architecturaux inspirés du pays d'accueil ? Ces villages seraient en connexion constante avec leur ville centre et sans doute aussi (pour le financement, les échanges etc.) avec le pays d'accueil directement (ONG, commerce...).

Ceci est bien sûr uniquement la retranscription de rêves qui ne se réaliseront pas forcément, mais, cette hypothèse méritait, par la fréquence à laquelle elle revenait dans les discours, de ne pas être négligée.

Différentes formes de reconstructions, liées aux différents aspects de la re-naissance identitaire, et aux réseaux parallèles qui se forment au sein de la diaspora se superposeraient qui, et ceci pourra faire l'objet d'une vérification plus poussée, pourrait être à l'origine d'une recomposition inattendue des territoires en Somalie (notamment dans les zones de contact).

Il est entendu que les hypothèses décrites ici se posent comme « exemplaire », et que dans une étude achevée, il ne s'agira pas d'une superposition de cadres géographiques de la reconstruction, mais il pourra exister une compétition entre les modes d'intervention de la diaspora, entre les nouveaux *Reer*, ou entre les filières claniques. De plus, si les différents pôles se connectent de plus en plus, il pourra intervenir une

politisation de la diaspora, permise alors par le fait que les communautés, même restreintes en nombre, se trouveront renforcée par une réelle existence diasporique. Et on ne mesure pas non plus ici le rôle qui peut être joué par les populations sur place, et par les actuelles factions et sous factions (qui, ne créant aucun jeu politique, ne laisseront pas la place à un développement économique sans pouvoir en profiter, sans oublier que ces factions sont elles aussi reliées à des parties de la diaspora, ou à une diaspora parallèle maffieuse).

Si « *parler des diasporas consiste à adopter une optique spécifique plutôt que de se référer à une réalité concrète* » (Prévélakis, 1996), adopter cette optique pour étudier une des communautés somaliennes à l'étranger, c'est non seulement saisir son organisation et son sens grâce à un système en réseau, mais aussi une manière d'aborder l'avenir du pays. Eux même semblent travailler sans le savoir le concept avant d'entreprendre de réelles actions diasporiques. C'est une des raisons pour lesquelles il est important de replacer sa réflexion particulière dans un champs d'études plus global : après l'ère des Etats-nations, l'ère diasporique, post nationale ? Les Somaliens auraient-ils eu cette forme d'organisation il y a cinquante ans ? Un élément qui interpelle : dans ce fonctionnement parallèle et avec l'aversion décrite par beaucoup comme quasi naturelle des Somaliens envers l'Etat (nommé à la fin du régime de Syad Barré « Waxa » : la chose), l'élément qui concentre les volontés est pourtant la recreation d'un Etat...

CONCLUSION :

1. Conclusion Méthodologique

- On peut conserver pour la diaspora un vocabulaire géographique : concentration, dispersion, centre/périphérie, marges de la diaspora : même si l'organisation générale est de type réticulaire, une vision de la diaspora à chaque échelle garde un sens géographique : la concentration à l'échelle locale (chapitre 2), la centralisation/décentralisation des pôles locaux à l'échelle nationale (chapitre 3); des centres et des périphéries aux échelles régionales et mondiales (carte chapitre 1).
La déterritorialisation de la Nation n'est pas un affranchissement total des contraintes spatiales, et une organisation de l'espace subsiste qui reste à être analysée à chaque échelle, car son analyse décrypte pour chaque échelle un aspect nouveaux de la diaspora.
- Un schéma peut résumer l'étude de la diaspora, indissociable de l'articulation de ses échelles, en s'appuyant sur la réponse que peut apporter la lecture de chaque échelle ou niveau spécifique de la diaspora :

- Il est nécessaire de garder en tête une articulation théorique entre anciennes diasporas (modèles) et nouvelle diaspora (qui n'ont pas été mises à l'épreuve du temps).

2. Conclusion générale

L'interaction entre le chercheur et l'objet de sa recherche : Les conclusions de ce travail de DEA qui sont aussi les hypothèses de travail d'une thèse, à savoir rechercher si ce qui est pressenti dans le corps du texte se rapproche d'une nouvelle réalité pour la Somalie : les nouveaux reer, le clanisme positif ; sont aussi le fruit d'une réflexion sur le rôle du chercheur :

La plupart des travaux sur la diaspora somalienne se concentrent sur le financement des chefs de guerre et les réseaux du qat, en bref, autour de l'économie de guerre. (Pérouse de Montclos,...), de même toutes les conférences de paix qui ont eu lieu accueillent les seigneurs de la guerre comme des interlocuteurs politiques potentiels (à part le honni Aided). Il est important de reconnaître qu'il existe aussi une voix du peuple, des interlocuteurs positifs qui souhaitent être entendu (les associations aujourd'hui actives en Somalie se réunissent sous la bannière « Société civile somalienne »). Sans avoir la prétention de pouvoir avoir un poids dans une reconnaissance de cette société civile en Somalie ou en diaspora, ce travail espère donner une voix à ces oubliés des spectateurs de la Somalie. Ce travail, dont une des associations recevra une copie qu'elle transmettra au réseau des associations en fusion, sera donc lu par des acteurs qui en sont l'objet. Ceci constitue un garde fou contre d'éventuelles absurdités, mais ne me retient pas d'avoir une analyse qui m'est propre. Il est évident que cette lecture par eux aura un impact dans la mesure où ils y trouveront une reconnaissance de leurs espoirs, si maigre soit elle.

Le clanisme est un élément à utiliser d'une façon extrêmement prudente. N'ayant pas été en Somalie, il m'est d'autant plus difficile d'analyser les discours qu'il existe une certaine honte ou culpabilité devant cet attribut douloureux de l'identité qui est partie intégrante d'une personne et du –des- groupe (s) de la part des communautés réfugiées, que ce soit au Yémen ou aux Pays-Bas. Comme le rappelle C. Bader citant D. Compagnon : « il convient désormais d'apprécier la solidarité clanique « comme vecteur de mobilisation politique et non comme clé de lecture mécanique de la conflictualité » ».

La prise en compte d'une dimension positive à la reconstruction identitaire qui est en jeu aux Pays-Bas ne doit pas masquer le caractère dramatique des événements qui détruisent jour après jour un peu plus la Somalie et la capacité des Somaliens restés sur place à une réconciliation nationale. Elle ne doit pas masquer non plus le fait que les factions mobilisées en Somalie sont toujours soutenues financièrement par une partie de la diaspora. En effet, les jeunes générations née durant le conflit peuvent être considérées comme perdues

BIBLIOGRAPHIE :

Théorie et comparaisons

Poutignat, Philippe & Streiff-Fenart Jocelyne ; *Théories de l'ethnicité*. PUF, 1999, 2nde édition, 270p. (inclus : Barth, F. Les groupes ethniques et leurs frontières, trad.)

Wahlbeck, Östen. *The concept of diaspora as an analytical tool in the study of refugee communities*; Journal of Ethnic Migration Studies Vol. 28, No. 2:221-238 April 2002

Breton, Roland ; *L'ethnopolitique* ; 1995 ; PUF ; 128p.

Al Ali, Nadia & Koser, Khalid; *Transnational communities and the transformation of home*, Routledge, Londres, 2002. 246p. Chapitres 1; 6; 9

Van Helsum, Anja; *Moroccan Berbers in Europe, the US and Africa and the concept of Diaspora*, Instituut voor Migratie- en Ethnische Studies.

Ma Mung, Emmanuel ; *La diaspora chinoise : géographie d'une migration*

Prévélakis G. (sous la direction de) ; *les Réseaux des diasporas*, KYKEM- L'Harmattan, 1996, 444p. Préface, Introduction, ch.1.1 ; 3.1 ; 4.1 ; Conclusion.

Nomadisme:

Rao, Aparna (dir.); *The other nomads, peripatetics minorities in cross cultural perspective*; Böhlau; Vienne, Cologne; 1987.391p. Préface de Frederik Barth. (préface et introduction)

Politique Africaine n°34: Etats et Sociétés Nomades, Karthala, Juin 1989.

Bulletin de liaison n°8, Equipe les Sociétés nomades dans l'Etat ; *Nomadisme : Mobilité et flexibilité ?*; ORSTOM, 1986

Retaillé, Denis ; Concepts du Nomadisme et Nomadisation des concepts, in Remy Knafou; *Planète nomade*.

Piguet, François ; *Des nomades entre la ville et les sables, sédentarisation dans la Corne de l'Afrique*, Karthala et IUED, 1998

Pays d'accueil: Pays-Bas, et politique européenne

Van Amersfoort, JMM ; « La répartition spatiale des minorités ethniques dans l'Etat providence, les leçons des Pays-Bas 1970-1990 », in Espace, populations et sociétés, 1990-2

Böcker, Anita & Having, Tetly; *Asylum migration to the european union: patterns of origins and destination*, Institute of the sociology of law, Nijmegen, the Netherlands, 1997

Mahning, Hans, «immigration et émancipation des minorités aux Pays-Bas », in Costa-Lascoux Jacqueline et Weil Pierre (ed) : *logiques d'Etats et immigrations*, ed Kime, 298p., 1992

Marie, Claude-Valentin : *les Etats membres de la CEE face à l'immigration en 1993 : Fermeture et rigueur*, Commission des communautés Européennes, 146p, 1995

Marie, Claude-Valentin : *Les Etats membres de la CEE face à l'immigration en 1994 : montée de l'intolérance, rigueur accrue des politiques de contrôle*, Commission des communautés européennes, 1995

Entzinger, Han; « L'Islam aux Pays-Bas : Culture ou Religion ? » in Confluences Méditerranée n°32, Hiver 1999-2000

UNHCR, Population Data Unit, Divisions of Operational Support. *Asylum Applications Lodged in Industrialized Countries : Levels and Trends, 2000-2002*. UNHCR, Geneva, Mars 2003. 20p

Somalie

Ali Jimale Ali; *The Invention of Somalia*, Red Sea Press, Lawrenceville, 1995.

D.D. Laitin, S.S. Samatar; *Somalia, a Nation in Search of a State*, Westview Press, 1987.

Department of public information, UN; *The UN and Somalia 1992-1996*, New-York, 1996.

Vircoulon, Thierry ; « la crise somalienne » in Afrique contemporaine n°177, 1996.

Prunier, Gérard ; « Oubliés dans la corne de l'Afrique : la recomposition de la nation somalienne », le monde diplomatique, avril 2000, p27.
<http://www.monde-diplomatique.fr/2000/04/PRUNIER/13707.html>

Bader, Christian ; *Mythes et légendes de la Corne de l'Afrique*, Karthala, 2000.

Bader, Christian ; *Le sang et le lait, brève histoire des clans somali* ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1999. 255p.

Lewis, I.M. ; *Saints and Somalis. Popular Islam in a clan-based society*; Red Sea Press, Asmara/Lawrenceville 1998

Farah, Nuruddin ; *Territoires*, Le Serpent à plumes, 1994, 439p.

Farah, Nuruddin ; *Dons*, Le Serpent à plumes, 1998, 355p.

Farah, Nuruddin ; *Secrets*, Le Serpent à plumes, 1999.

diaspora somalienne, réfugiés somaliens

Griffiths, D. J; *Somali and kurdish Refugees in London. New identities in the Diaspora.* Ashgate Publishing. 2002

Farah, Nuruddin ; *Hier, Demain*, Le Serpent à plumes, 2001. 332p.

Pérouse de Montclos, Marc-Antoine ; " le Somalien volant, des camps de réfugiés aux diasporas urbaines en Afrique de l'Est et dans la péninsule arabe ", in Signoles P. (ed.), *les nouvelles formes de la mobilité spatiale dans le monde arabe*, Tours, URBAMA, tome 1 à paraître.

Pérouse de Montclos, M.A. ; " Réseaux financiers, diasporas et hawilad: le rôle clé de la péninsule Arabique entre l'occident et la somalie ". in *Afrique noire et monde arabe*, Autrepart n°16, IRD. 2000.

Pérouse de Montclos, M.A. ; « Réseaux financiers et hawilad : le rôle de la diaspora somalienne dans la reconstruction du pays » In Cambrézy L., Lassailly-Jacob V.; *Populations réfugiées, de l'exil au retour.* Ed IRD, 2001. pp95-114.

Pérouse de Montclos, M.A ; *Diaspora et terrorisme*, Presses de Sciences Pô. 2003. 264p.

Piguet, François ; « les filières de migrants et réfugiés du Somaliland », in Bocco et Djalili: *Moyen Orient, migrations, démocratisation, médiation*; PUF. 1994.

Gascon, Alain ; « Les Somali : nomadisme, migrations et déplacements forcés. » In Cambrézy L., Lassailly-Jacob V.; *Populations réfugiées, de l'exil au retour.* Ed IRD, 2001. pp77-94

Mahamoud, Ali Yacoub ; *Les réfugiés Somaliens en France*, mémoire de DEA, Sept 1997

Gebreyesus, Emanuel ; *Somalia in difficulties : country, people, politics, refugees in Netherlands.* Federation of Refugees Organisations in the Netherlands, 1992. 156p.

Adam Houssein Merane Mahmoud; Londres au carrefour des réseaux migrants et financiers.

Van den Tillaart, Harry & Warmerdam, John. *Somalische Vluchtelingen in de gemeente Den Haag*. SONECA/ITS, Nijmegen, 2003. 60p.

Van den Tillaart, Olde Monnikhof, Van den Berg, Warmerdam, *Nieuwe ethnische groepen in Nederland. Een onderzoek onder vluchtelingen en statushouders uit Afghanistan, Ethiopië en Eritrea, Iran, Somalië en Vietnam*. Nijmegen, Instituut voor Toegepaste Sociale wetenschappen; Ubbergen: Tandem Felix; 2000.

Sites internet et textes en ligne :

<http://www.transcomm.ox.ac.uk> ; WPTC-02-14. Horst, Cindy. *Xawilaad : the importance of overseas connections in the livelihoods of Somali refugees in the Dabaab refugee camp of Kenya*.

http://www.udlst.dk/udlst_engelsk/sjle1/somaliaeng00/kap1.html (voir kap1 à 9)
(rapport sur les minorités Somaliennes)

<http://www.onstat.amsterdam.nl> (Statistiques sur Amsterdam)

<http://immigratiendienst.nl> (Demandes d'asile et leurs résultats)

<http://somalinet.com> (site de la diaspora somalienne proposant, entre autres, des forums de discussion).